

**PETER  
MAY**  
**ASSASSINS  
SANS VISAGES**  
TROIS ENQUÊTES D'ENZO MACLEOD  
**TOME 2**



ROUERGUE

## **Présentation**

Lors d'une soirée trop alcoolisée, Enzo MacLeod, ancien légiste de la police écossaise établi en France, fait le pari qu'il saura résoudre sept affaires qui ont mis en échec la fine fleur de la police française. Et même lancé sous l'emprise de la boisson, un pari est un pari, parole d'Écossais !

### **L'ÎLE AU RÉBUS**

Voilà vingt ans qu'Adam Killian a été assassiné sur l'île de Groix. Et depuis vingt ans rien n'a été déplacé dans son bureau, là où le défunt a laissé des indices qui permettraient de confondre son meurtrier. Tenu par sa promesse d'élucider cette affaire, Enzo MacLeod, le spécialiste des scènes de crime, débarque sur la petite île bretonne. Dans le bureau d'Adam Killian l'attendent un étrange rébus et les plus insondables secrets de la vie d'un homme.

### **TROIS ÉTOILES ET UN MEURTRE**

Lorsque le grand chef Marc Fraysse convoque la presse dans son restaurant trois étoiles proche de Thiers pour une importante communication, les rumeurs vont bon train. Est-il sur le point de perdre une étoile au guide Michelin, comme les critiques gastronomiques aux plumes les plus malveillantes l'affirment ? Avant qu'il ait pu s'exprimer, le chef est retrouvé mort, assassiné d'une balle dans la tête, sur le trajet qu'il avait coutume d'emprunter pour sa course à pied quotidienne.

### **UN ALIBI EN BÉTON**

Lucie Martin avait disparu depuis 1989 lorsqu'un promeneur a découvert son corps dans un lac asséché par la canicule de 2003. Étudiante à Bordeaux, elle avait rencontré un ancien détenu charismatique, Régis Blanc, lequel est aujourd'hui incarcéré à Lannemezan pour le meurtre de trois prostituées. Alors que le squelette de Lucie porte des stigmates rapprochant sa mort de celle de ces trois femmes, Enzo MacLeod reprend l'enquête qui n'est jamais parvenue à confondre avec certitude le serial killer, protégé par un alibi en béton.

Peter May est l'auteur de la trilogie de Lewis (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*), vendue à des millions d'exemplaires dans le monde. Sa série Assassins sans visages se déroule en France, là où il a choisi de vivre depuis plus de vingt ans. Toute son œuvre est publiée en français aux Éditions du Rouergue.

## Du même auteur

### Dans la collection **Assassins sans visages,** **les enquêtes d'Enzo Macleod**

*Assassins sans visages*, tome 1 (2023)  
*La Gardienne de Mona Lisa* (2022, Rouergue en poche 2024)  
**Un alibi en béton** (2020, Rouergue en poche 2022)  
**Trois étoiles et un meurtre** (2019, Rouergue en poche 2020)  
**L'île au rébus** (2017, Rouergue en poche 2018)  
*La Trace du sang* (2015, Rouergue en poche 2017)  
*Terreur dans les vignes* (2014, Rouergue en poche 2016)  
*Le Mort aux quatre tombeaux* (2013, Rouergue en poche 2015)

### Dans la collection **Rouergue noir**

*Tempête sur Kinlochleven* (2024)  
*Un chemin sans pardon* (2023)  
*Quarantaine* (2021)  
*Rendez-vous à Gibraltar* (2020)  
*La Petite Fille qui en savait trop* (2019)  
*Je te protégerai* (2018)  
*Les Disparus du phare* (2016)  
*Les Fugueurs de Glasgow* (2015)  
*L'Île du serment*  
(2014, Trophée 813 du meilleur roman étranger 2015)  
*Scène de crime virtuelle* (2013, Babel 2015)

### Trilogie de Lewis

*La Trilogie écossaise*, édition intégrale (2014)  
*L'Île des chasseurs d'oiseaux*  
(2010, Prix Cezam des lecteurs 2011)  
*L'Homme de Lewis*  
(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)  
*Le Braconnier du lac perdu*  
(2012, Prix Polar International du festival de Cognac 2012)

### Série chinoise

*La Série chinoise*, édition intégrale, volume I (2015)  
*La Série chinoise*, édition intégrale, volume II (2016)  
*Meurtres à Pékin* (2005, Babel 2007)  
*Le Quatrième Sacrifice* (2006, Babel 2008)  
*Les Disparues de Shanghai* (2006, Babel 2008)  
*Cadavres chinois à Houston* (2007, Babel 2009)  
*Jeux mortels à Pékin* (2007, Babel 2010)  
*L'Éventreur de Pékin* (2008, Babel 2011)

### Livre illustré

*L'Écosse de Peter May* (2013)

**PETER MAY**

**ASSASSINS  
SANS VISAGES**

TROIS ENQUÊTES D'ENZO MACLEOD  
**TOME 2**

L'ÎLE AU RÉBUS  
TROIS ÉTOILES ET UN MEURTRE  
UN ALIBI EN BÉTON

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

**ROUERGUE**

*Pour Eric le Viking*

Ô mort, où est ta victoire ?  
Ô mort, où est ton aiguillon ?

1 Corinthiens 15-55

Titre original : *Freeze Frame*

© Peter May, 2009

© Éditions du Rouergue, 2017, pour la traduction française

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

# L'ÎLE AU RÉBUS

## **PREMIÈRE PARTIE**

## Chapitre 1

**Munich, Allemagne, 20 décembre 1951**

Erik Fleisher se félicitait de sa bonne fortune.

Son épouse était une femme séduisante au sourire radieux, au regard ensorcelant, à la chevelure dorée cascasant sur les épaules. Et toujours aussi éprise de lui au bout de cinq années tumultueuses.

Il avait deux merveilleux enfants blonds aux yeux bleus, clones de leur mère.

Enfin, sorti quasiment indemne de la guerre, il avait hérité de la villa bavaroise de ses parents et ouvert, dans cette banlieue verdoyante, un cabinet fréquenté par une clientèle aisée – la nouvelle classe moyenne florissante née des cendres de la folie de Hitler.

La vie s'annonçait belle et l'horizon sans tache.

Comment aurait-il pu se douter qu'il allait tout perdre en une nuit ?

Assis dans le salon, il lisait son journal du soir, bercé par les éclats de rire qui jaillissaient de la salle à manger contiguë où les deux enfants et leur mère jouaient à un jeu de société. Il baissa la tête de façon à pouvoir les regarder par-dessus ses lunettes et, comme toujours, la simple vue de Magda suffit à éveiller son désir, ainsi que l'envie de lui faire un troisième, voire un quatrième enfant.

Après un coup d'œil à sa montre, il replia son journal, le posa à côté de lui et lança :

– Je redescends d'ici un quart d'heure.

La tête à moitié tournée vers lui, Magda répondit :

– Le dîner sera prêt dans vingt minutes.

Au premier étage, son cabinet occupait une pièce élégante lambrissée de chêne. Une bibliothèque dont les étagères croulaient sous le poids des livres ayant appartenu à son père couvrait un mur entier. Les hautes fenêtres encadrées de rideaux en velours donnaient sur le boulevard et le parc plongé dans le noir. Sentant le froid extérieur se coller aux vitres telles des paumes glacées, il tira les lourdes tentures avant de s'asseoir à son bureau qu'éclairait une lumière tamisée et sur lequel les dossiers de ses patients étaient méticuleusement rangés. Il consulta son agenda. Premier rendez-vous le lendemain matin, à huit heures trente. Un soupçon d'insatisfaction le saisit à la perspective de l'interminable défilé de femmes enceintes qui l'attendait. Mais il ne pouvait pas se laisser contrarier pour si peu alors que la chance lui souriait.

Il se préparait à ouvrir le premier dossier quand le téléphone sonna. Allongeant le bras hors du cercle de lumière, il décrocha le combiné. À l'autre bout du fil, la voix était rauque, tendue, à peine plus forte qu'un murmure :

– Ils arrivent ! Pars ! Tout de suite !

Il se leva si brusquement que son fauteuil se renversa. Il l'entendit heurter le sol derrière lui. D'un bond, il alla écarter de quelques millimètres les rideaux de la fenêtre la plus proche afin de scruter une nuit désormais remplie de démons. Bien qu'il fût pratiquement impossible de voir quoi que ce soit au-delà des réverbères, il lui sembla distinguer des ombres mouvantes parmi les arbres du parc. Le moment était arrivé.

Il en avait enfoui l'éventualité au plus profond de sa conscience, mais cela ne l'empêchait pas de retrouver immédiatement des réflexes qui n'avaient rien perdu de leur efficacité.

Les doigts tremblants, il sortit ses clés de sa poche, déverrouilla le tiroir du bureau, s'empara du pistolet militaire dont le métal lui parut très froid sous sa paume. Puis il traversa la pièce, ouvrit en grand la porte d'une penderie remplie de manteaux, vestes, chaussures impeccablement alignés et choisit un gros pardessus en laine.

Glissant l'arme dans une poche, il jeta le manteau sur ses larges épaules avant de ramasser le sac en cuir, préparé spécialement en prévision de ce moment.

Sans s'arrêter une seconde pour réfléchir, ou jeter un regard chargé de regrets à son cabinet, il gagna à toute vitesse l'escalier de service, au bout du palier. L'instant n'était propice ni à la réflexion ni à l'affliction. La moindre hésitation serait fatale. Cependant, tandis qu'il dévalait les marches, l'image de Magda et des enfants assis à la table de la salle à manger lui traversa l'esprit. Il n'avait pas le temps de leur dire au revoir. Inutile. C'était fini.

La cave dégageait une odeur aigre, fétide. L'air y était humide et glacé. Il trébucha dans le noir, trouva la porte, la serrure.

Dehors, le froid lui gifla le visage. Son haleine s'échappait de sa bouche en tourbillons blancs. Il enfonça son chapeau sur sa tête et s'arrêta pour écouter, observer prudemment la ruelle séparant les maisons de granite. Sur le boulevard, la circulation était quasi nulle. Mais entre les arbres, les ombres avaient maintenant pris la forme d'une demi-douzaine d'hommes regroupés. Le bout incandescent de plusieurs cigarettes brillait dans l'ombre.

Soudain, il y eut un crissement de pneus. Des phares illuminèrent la nuit. Des voitures montèrent sur les trottoirs. Des portières claquèrent. Une cigarette projeta une gerbe d'étincelles, les hommes sortirent du parc en courant.

Erik referma la porte et fila vers l'allée qui longeait l'arrière de la villa, craignant à moitié que celle-ci n'ait déjà été encerclée. Mais non – ils ne se doutaient pas qu'on l'avait prévenu. Alors que résonnaient à grand bruit les coups frappés sur la porte et les éclats de voix, il s'enfonça rapidement dans les ténèbres vers un avenir inconnu, rempli de peur et d'incertitude.

## Chapitre 2

**Agadir, Maroc, 29 février 1960**

Du haut des remparts de l'ancienne cité, la vue sur le port et la baie était spectaculaire. Yves ne cessait de s'en émerveiller. Il avait eu la chance de trouver un studio dans la casbah, au dernier étage d'un ancien *riad*, en plein cœur de la vieille ville. Pas très grand, mais suffisant pour un célibataire. Sa terrasse dominait un enchevêtrement de toits et de ruelles. Yves adorait la vie de la casbah. Le matin, il aimait être réveillé par l'*adhan* qui s'élevait du minaret voisin, la voix plaintive du muezzin appelant les hommes à s'entretenir avec leur Créateur. Bien qu'il ne fût pas lui-même croyant, il trouvait ce rituel spirituel émouvant ; il regrettait même que son manque de foi le prive de cet instant de partage.

Aujourd'hui, la vue était toujours aussi splendide. Pourtant, en franchissant les murs au volant de sa voiture, il prêta à peine attention à la beauté du banc de brume qui, le long de la côte, accrochait les premières lueurs roses du jour. Le soleil se levait sur le désert.

Concentré sur son rétroviseur, il repéra la Citroën noire au milieu du chaos des véhicules à moteur, carrioles à cheval et charrettes à bras. Il l'avait guettée tout en espérant être, en fin de compte, victime de son imagination débridée. Mais non, elle était encore là. Jurant en silence, il continua à descendre la route en lacets vers le port de pêche. Au bord du quai, les chalutiers rouillés s'alignaient, serrés comme les sardines qu'ils avaient rapportées pendant la nuit.

Il jeta un coup d'œil vers le haut de la pente aride et rocailleuse couverte d'un fouillis de broussailles vert pâle. La Citroën attaquait un virage en soulevant un nuage de poussière. Cela faisait une semaine qu'il la voyait. Des gens ordinaires ne l'auraient même pas remarquée. Mais Yves n'était pas un homme ordinaire. Sa vie n'avait qu'une apparence de normalité. Il ne se passait pas une heure, pas une minute sans qu'il ne jette un regard inquiet par-dessus son épaule. C'était devenu instinctif, aussi instinctif que le fait de respirer. Sans arrêt surveiller, scruter les visages, repérer le moindre détail inhabituel. Sans arrêt s'attendre à les voir, sachant qu'ils étaient là. Quelque part. Et qu'ils le cherchaient.

Lorsque la Citroën se rapprocha, le visage du conducteur lui apparut dans un bref éclat de soleil et se grava sur sa rétine. Un visage familier. Rond. Chauve. Pourquoi familier ? Il l'ignorait. Il savait seulement qu'il l'avait déjà croisé. Les hommes qui l'accompagnaient demeureraient dans l'ombre. Ses soupçons se muèrent vite en certitude, puis en peur. Ils l'avaient trouvé. Ils le suivaient. Tôt ou tard, ils l'attraperaient.

Yves poussa un profond soupir. Il était temps de se remettre en route.

\*\*\*

Une fenêtre de son bureau donnait sur l'intérieur du marché aux poissons, un hangar immense au sol de béton. La pêche du jour – sardines, maquereaux, dorades, mullets, carrelets – y était exposée sur de longues palettes en bois ; les voix des acheteurs et des vendeurs montaient jusqu'à lui. Il s'immobilisa un instant devant la vitre, le temps de se dire que c'était la dernière fois qu'il contemplait cette scène. En dix ans, il avait fini par aimer l'odeur, le spectacle et les bruits de la criée à force d'y travailler, d'abord comme simple négociant puis comme directeur. Pour un homme qui, en débarquant de Munich, ignorait tout de la pêche, des pêcheurs et des poissons, son ascension avait été fulgurante. Grâce à son intelligence, sa formidable capacité à réagir vite et bien qui l'avait distingué du lot, ses patrons

n'avaient pas tardé à le remarquer et à lui confier de plus en plus de responsabilités. Les promotions avaient suivi. D'abord gestionnaire de la salle de vente, puis directeur adjoint. Et lorsque, l'année précédente, son mentor avait pris sa retraite, tout le monde avait trouvé naturel qu'il prenne sa place.

Le cœur lourd, il se détourna de la fenêtre. Chaque fois que son avenir lui paraissait tracé, le destin venait bouleverser ses plans.

*Fuis, Erik, fuis. Recommence. Refais ta vie. Mais ne te crois surtout pas en sécurité. N'importe quel instant que je ne suis plus derrière toi, prêt à bondir.*

Il décrocha un tableau du mur et tourna le cadran du coffre dissimulé derrière. À gauche, à droite. Une fois la combinaison complète, les goupilles firent entendre un déclic, puis la porte s'ouvrit, révélant des liasses de documents, des papiers officiels, une caisse contenant plusieurs centaines de dirhams. Et, tout au fond, un coffret en métal ; il le retira pour le poser sur sa table.

Une petite clé attachée à son trousseau déverrouilla le cadenas qui le fermait. À l'intérieur se trouvaient les passeports qu'on lui avait donnés. Tous les documents dont il aurait besoin le moment venu. Il les glissa dans un compartiment de sa mallette, en même temps qu'une vieille photographie en noir et blanc. Magda et les enfants. Une pointe de remords et d'apitoiement sur lui-même le traversa. Durant toutes ces années, il s'était à peine autorisé à penser à eux, à ce qu'ils avaient pu devenir. Ce n'était pas le moment. Il prit le Walther P38 qu'il avait sorti du tiroir de son bureau ce soir fatidique de décembre, à Munich – graissé régulièrement, mais jamais utilisé –, et le laissa tomber dans sa mallette.

Soudain, la porte s'ouvrit. Surpris, il vit apparaître sa secrétaire, une dame replète au teint bistre et aux yeux noirs, proche de la quarantaine, mal fagotée, sans aucun charme, les cheveux emprisonnés sous un foulard noir.

– Qu'y a-t-il, Aquila ?

Étonnée par la rudesse du ton, Aquila s'excusa avec un soupçon d'hostilité dans la voix. Ils ne s'étaient jamais très bien entendus tous les deux.

– Je suis désolée, monsieur Vaur. J’ai monsieur Cattiaux, de la banque, en ligne. Vous voulez le prendre ?

– Non. Dites-lui de rappeler cet après-midi.

Après tout ce temps, son français, presque sans accent, ne détonait pas dans un pays où la plupart des gens le parlaient en seconde langue. Il devrait néanmoins continuer à l’améliorer.

Aquila hocha la tête et referma la porte derrière elle. Aussitôt, il poussa un grand soupir, en essayant de relâcher la tension accumulée. Cet après-midi, il ne serait plus là, plus jamais il ne parlerait à ce monsieur Cattiaux. Il en retirait au moins une certaine satisfaction. Une miette de réconfort dans un océan d’ennuis. S’il y avait des choses qu’il ne regrettait pas de laisser derrière lui, c’était bien ses dettes.

Une fois le coffret replacé à l’intérieur du coffre-fort, il ferma la porte, raccrocha le tableau au mur, puis examina le contenu des tiroirs de son bureau. Pas grand-chose à emporter. Impossible de prévoir ce qui lui serait nécessaire dans un futur obscur, inconnu.

\*\*\*

L’*adhan* lancé par le muezzin résonna dans la casbah au-dessus du vacarme des marchés en plein air et des restaurants. Pour Yves, c’était un son familier et rassurant dans l’air tiède du soir. Même en février la température était douce. Le climat d’Agadir lui manquerait. La chaleur de l’été, la douceur de l’hiver, l’air pur et sec. Ainsi que le bruit et l’odeur de la mer. Lorsque le silence descendait sur la ville, on continuait d’entendre l’océan, telle une respiration au cœur de la nuit. Voilà, en réalité, ce qui risquait de lui manquer le plus.

La petite valise en cuir était ouverte sur le lit. Toujours prête. Il n’y ajouterait que peu de chose. Les résidus d’une vie à laquelle il avait fini par trop s’attacher et qu’il se voyait malheureusement contraint d’abandonner. Un étui à cigarettes en argent, une pendulette aux aiguilles lumineuses achetée dans le souk, une gourmette en or offerte par Salima. Il marqua une pause, pensa à la photo de cette dernière,

dans son cadre en étain posé sur sa table de nuit. Même quand il se réveillait seul, elle était encore là, à côté de son lit. Pris d'une impulsion soudaine, il déchira le dos du cadre, en retira l'épreuve en noir et blanc, contempla les yeux noirs et rieurs, et caressa les lèvres du bout de l'index. Des lèvres qu'il n'embrasserait plus jamais.

Il glissa la photo dans la doublure de sa valise en se demandant s'il devait l'appeler ou non. Il ne pouvait pas lui expliquer la raison de son départ, ni lui faire comprendre pourquoi elle ne le reverrait plus jamais. Bizarrement, il avait moins souffert de quitter Magda et les garçons.

Une bonne raison de ne pas l'appeler lui traversa l'esprit. Son téléphone risquait d'être sur écoute ; ses poursuivants ne devaient surtout pas se douter qu'il était sur le point de s'enfuir.

Il ferma sa valise, s'assit au bord du lit, regarda autour de lui. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était un peu plus de vingt-trois heures trente. Brusquement, il se sentit très seul. Et angoissé. Il n'avait pas prévu de mener une telle existence. Dans l'ombre, à l'affût de ceux qui le surveillaient. Obligé de passer d'une vie à l'autre, d'abandonner derrière lui les gens et les choses qu'il aimait. À quoi bon en construire une nouvelle, alors ? Puisque, de toute façon, un jour, quelque part, ils le retrouveraient. Et que tout recommencerait.

Il se leva avec lassitude en empoignant sa valise. Ces salauds ne renonceraient jamais. S'ils l'attrapaient, ils auraient sa peau.

\*\*\*

À 23 h 38, il referma doucement la porte du studio derrière lui. Le vieil escalier en pierre n'était pas éclairé ; l'ampoule du palier avait grillé, à moins qu'elle n'ait été volée. Il sortirait par le couloir qui longeait la loge du concierge, au rez-de-chaussée, juste au cas où l'entrée principale serait surveillée. Une fois dans le dédale des ruelles de la casbah, il se fondrait dans la nuit.

L'obscurité dense, presque palpable, de la cage d'escalier l'enveloppa comme un manteau. Une main tendue en avant, il se colla

au mur pour guider sa descente marche par marche. Sa respiration résonnait dans le silence du vieux *riad*.

Parvenu à l'étage du dessous, il entendit les voix. Des murmures. Dans une langue étrangère incompréhensible, mais qui trahissait une urgence indéniable. Une grande tension. Les hommes qui parlaient étaient en train de monter.

La panique le saisit. C'étaient eux ! Ils venaient le chercher. Maintenant. Il n'avait aucun moyen de leur échapper. Figé sur place, il envisagea de retourner dans son studio, pour filer par les toits. Mais cette simple idée le liquéfiait. Il laissait toujours ses fenêtres ouvertes parce qu'il savait qu'aucun voleur ne se risquerait à sauter de terrasse en terrasse. En outre, il avait le vertige.

Ils se rapprochaient. Prononçaient son nom. Son sang se glaça dans ses veines. Aucun doute possible. Ils venaient pour lui. Mais une inertie écrasante le paralysait. Il ne voyait qu'une solution : foncer sur eux, les attaquer par surprise. Et s'ils étaient armés ?

Sans le moindre signe avant-coureur, tout s'effondra soudain autour de lui. Brutalement, complètement. Tout ce qui avait été matière solide se métamorphosa en poussière ; un fracas épouvantable déchira l'air. Un grondement terrible jaillit des entrailles de la terre, le souffle rance et brûlant du diable qui explosait dans la nuit. Yves tomba, vola, tournoya sans fin. Quinze secondes interminables s'écoulèrent avant qu'un violent coup sur la tête ne lui fit perdre connaissance.

Quand il revint à lui, la première chose qui l'étonna fut le silence. Un silence extraordinaire, assourdissant, stupéfiant après le rugissement dont l'écho résonnait encore dans sa mémoire. Une poussière fine l'étouffait. Levant les yeux, il vit les étoiles à la place de son appartement. Il ne comprenait plus où il se trouvait, ce que signifiait l'enchevêtrement de pierres, briques, poutres et ferrailles qui l'entourait. Puis il se rendit compte qu'il tenait toujours la poignée de sa valise, cabossée, éraflée, mais intacte.

Il était allongé dans une position bizarre sur ce qui avait dû être l'escalier. Après avoir réussi à s'asseoir avec quelque difficulté, il constata qu'il était miraculeusement indemne. À part une blessure à la tête qui saignait.

Des voix appelaient dans la nuit. Puis quelqu'un cria. Non loin de lui s'éleva un gémissement. Dans sa confusion, il ne pouvait même pas repérer la provenance du son. Que s'était-il produit ? Une explosion ?

En essayant de se relever, il se tourna sur le côté et aperçut un bras qui dépassait d'un pan de mur détruit, une main, des doigts refermés sur le vide. À quatre pattes sur les débris, il réussit, au prix d'un effort considérable, à écarter un bloc sous lequel gisait le corps écrasé d'un homme chauve au visage rond blanchi par la poussière de plâtre et maculé de sang. Le conducteur de la Citroën. Les autres ne devaient pas être loin. Il vit un pied. Une jambe. Aucun mouvement. Aucun son. Ses poursuivants étaient morts. Trois victimes parmi les seize mille qui périrent cette nuit-là au cours des quinze secondes fatales de ce qui se révélerait être le pire tremblement de terre de l'histoire du Maroc.

Oui, Yves avait survécu. Qui le saurait ? Combien de cadavres ne seraient jamais découverts ? Y compris le sien ?

À cet instant, il comprit que sa mort lui offrait la chance d'une seconde vie. Désormais, plus personne ne le chercherait. Plus jamais.

## Chapitre 3

Paris, 28 octobre 2009

Cela ferait bientôt un an qu'une balle avait failli tuer Raffin en lui traversant le poumon. Depuis, aux yeux d'Enzo en tout cas, le journaliste n'était plus le même homme.

De l'escalier, on entendait des doigts maladroits exécuter des gammes au piano. Ceux qui jouaient déjà, sans doute, onze mois plus tôt lorsque les coups de feu avaient éclaté. Ils ne semblaient pas avoir fait beaucoup de progrès.

Juste avant de sonner au premier étage, il se revit traînant le blessé à l'intérieur de l'appartement, tentant désespérément de stopper l'hémorragie. Le sang n'avait laissé aucune trace sur le palier.

Raffin ouvrit la porte. Il avait les traits tirés, le teint gris ; son regard vert pâle, d'ordinaire si vif et perçant, avait perdu de son éclat. Il sourit d'un air las et tendit la main :

– Entrez.

Enzo le suivit dans le salon en notant qu'il ne se déplaçait plus avec autant de souplesse qu'avant. À trente-cinq ans, il en paraissait facilement dix de plus. Ses cheveux bruns retombant sur son col étaient devenus ternes.

Il invita Enzo à s'asseoir à la table couverte de documents, photos et notes manuscrites. Un exemplaire fatigué de son livre, *Assassins sans visages*, ouvert au chapitre de l'affaire Killian, attendait à côté

d'une bouteille à moitié pleine de pouilly-loché Les Franières 1998 et d'un verre vide.

– Je vais vous chercher un verre.

– Non, merci.

Enzo jeta un rapide coup d'œil à sa montre. Il n'était pas encore dix heures du matin. Trop tôt, même pour lui. Un peu inquiet, il vit son hôte se resservir. Il n'avait jamais trouvé que ce jeune Parisien branché convenait à sa fille. Encore moins maintenant.

– Comment va Kirsty ? demanda-t-il.

– Elle allait bien la dernière fois que je l'ai vue à Strasbourg, répondit Raffin.

Manifestement peu désireux de s'étendre sur le sujet, il s'assit et but une gorgée de vin avant de poursuivre :

– J'ai consulté mes notes. J'avais presque oublié que le livre ne mentionnait qu'une partie de tout ce que l'on sait sur l'affaire Killian.

– Pour quelle raison ?

– La veuve de son fils, Jane... est toujours hantée par le coup de téléphone qu'elle a reçu de son beau-père, le soir où il a été assassiné. Killian lui a fait promettre qu'on ne toucherait à rien dans son bureau, qu'on ne déplacerait rien, qu'on ne retirerait rien avant que son fils, Peter, puisse le voir. Il disait avoir laissé un message que seul son fils comprendrait. Malheureusement, ce dernier a été tué dans un accident de la route à Addis-Abeba, et ne l'a donc jamais vu.

– Qu'est-ce qui n'apparaît pas dans le livre ?

– Le contenu de la pièce. Jane a fait venir des voyants, des journalistes, des détectives privés qui l'ont passée au peigne fin, mais elle a toujours refusé que la description des meubles et des objets soit publiée.

– Pourquoi ?

– De peur que le message ne soit lu et interprété par la personne qu'il concerne.

Enzo secoua la tête.

– Mais ça va bientôt faire vingt ans que Killian a été assassiné !

– Le message pourrait recéler un indice sur l'assassin.

– Elle possède toujours la maison ?

Raffin but une gorgée de vin.

– Oui. Le père l'avait léguée à son fils ; le fils étant mort une semaine plus tard, sa veuve en a hérité. Ils n'avaient pas d'enfants.

– Et elle est restée fidèle à sa promesse au vieux Killian ?

– Absolument. Le bureau est demeuré dans l'état où il était le jour de sa mort.

Enzo sentit une brusque poussée d'adrénaline. Une scène de crime préservée dans une bulle !

– Parlez-moi un peu plus de ce Killian, Roger.

– Je ne pourrais pas vous en dire beaucoup plus que ce que j'ai écrit dans mon livre. Anglais. Soixante-huit ans. Il avait cette maison de vacances dans l'île de Groix depuis une vingtaine d'années ; il a choisi de s'y installer définitivement en 1987 lorsqu'il a pris sa retraite, un an après le décès de sa femme.

Enzo consulta ses propres notes.

– Professeur de génétique médicale tropicale à l'université de Londres.

– Oui, il travaillait pour le département de médecine tropicale de l'université. Mais il avait surtout la passion des insectes. D'après sa belle-fille, c'était même une obsession. Il appartenait depuis des années à la Société des entomologistes amateurs du Royaume-Uni, et il avait hâte de prendre sa retraite pour pouvoir s'y consacrer entièrement.

– Le temps n'a pas joué en sa faveur, hein ? Je veux dire que, même s'il n'avait pas été assassiné, il n'aurait pas vécu très longtemps.

Raffin secoua la tête.

– Non, en effet. Quand son cancer du poumon a été diagnostiqué au printemps 1990, il ne lui restait pas plus d'un an à vivre.

Enzo s'était déjà interrogé sur ce détail qui le laissait perplexe.

– Bon. Et Kerjean ? Toujours dans le coin ?

– Quand je suis allé à Groix, il y était toujours. Un personnage profondément déplaisant, de l'avis général. Naturellement, il a refusé de me parler. Il n'a pas accepté de donner une seule interview depuis le procès.

– Vous ne relatez presque rien du procès dans le livre.

– Ça n'en valait vraiment pas la peine, vous savez. Bien sûr, ce type avait un mobile et l'opportunité de commettre le crime, mais toutes les preuves contre lui étaient indirectes. Pas de quoi le traduire devant un tribunal.

Il vida son verre et le remplit de nouveau.

– Quoi qu'il en soit, j'ai eu une longue conversation téléphonique avec Jane Killian, hier soir. Vous pouvez annuler la réservation de votre chambre d'hôtel. Elle accepte de vous héberger dans la petite mansarde, au-dessus du bureau. Je crois que vous représentez son dernier espoir de voir l'affaire élucidée. À mon avis, si vous n'aboutissez à rien, elle laissera tomber et vendra la maison.

Enzo hochait lentement la tête.

– J'ai du temps devant moi, alors.

Raffin sourit.

– Cette affaire devrait vous convenir à merveille, vous qui étiez un grand spécialiste de l'analyse des scènes de crime.

Enzo inclina la tête :

– Je dois avouer que ce défi m'excite. Cependant, j'ai horreur d'être considéré comme un dernier espoir.

Les lèvres pâles de Raffin esquissèrent un sourire amusé.

– Dites-moi... Qu'avez-vous remarqué de particulier dans cette pièce, et que Jane Killian ne voulait pas voir apparaître dans le livre ?

– Oh, je crois qu'il vaut mieux vous laisser le découvrir vous-même.

Raffin regarda sa montre. Ses mains tremblaient.

– On déjeune ensemble ? Je pourrais réserver une table chez Marco Polo.

Enzo sentit ses joues s'empourprer légèrement.

– Aujourd'hui, je ne peux pas. J'ai un rendez-vous.

Le journaliste lui jeta un regard interrogateur puis, s'abstenant de tout commentaire, but une gorgée de vin avant de demander :

– Vous avez vu Charlotte récemment ?

– Non. Pas récemment.

Ce qui était vrai. Mais pourquoi dissimuler à Raffin qu'il avait justement rendez-vous avec son ancienne maîtresse, ainsi que ce

dernier le soupçonnait ? Pris d'une furieuse envie de s'en aller sur-le-champ, il se retint néanmoins et dit :

– Finalement, je goûterais bien un peu de ce vin.

Tandis que son hôte allait chercher un verre à l'autre bout de la pièce, Enzo jeta un coup d'œil dans la cour pavée et, tout en contemplant le ballet des feuilles rousses du marronnier poussées par une petite brise d'automne, il se demanda pour quelle raison on pouvait vouloir tuer un mourant.

## Chapitre 4

### Île de Groix, Bretagne, 12 août 1990

Tout au fond du jardin, la cabane construite à l'ombre d'un vieux chêne avait été transformée en atelier. Absorbé par sa passion, Killian y passait de longues heures. Collectant, élevant, tuant, conservant. Il l'avait équipée d'un établi rudimentaire et d'étagères où s'entassaient des bocaux, des pièges à lumière, une boîte à insectes et un entonnoir Tullgren inventé pour attraper les aptérygotes.

Dans un coin, un râtelier contenait ses différents filets. Certains de grande taille, adaptés aux créatures volantes. Un très résistant réservé à la capture des insectes sur les plantes. Un autre encore spécialement conçu pour les petites bêtes vivant et se reproduisant sur l'eau.

Il venait juste de se fabriquer un nouvel aspirateur à bouche avec une boîte à pellicule photo transparente d'où un tuyau souple de 3 mm de diamètre dépassait à chaque extrémité. Un petit carré de gaze collé à l'embouchure interne de l'un d'eux éliminait tout risque d'avaler un insecte. Il inséra soigneusement le premier tuyau dans un bocal en verre rempli de légères créatures ailées, piégées, démentes, affamées, affolées, et glissa l'embouchure entre ses lèvres. Une brève aspiration attira un unique insecte dans le tube, puis dans la boîte.

Il sortit ensuite une loupe d'un tiroir, leva le cylindre transparent à la lumière et observa son spécimen avec une certaine joie. Exactement ce qu'il voulait. Un *Culex pipiens* femelle, le moustique le plus commun du monde. À la différence de son cousin porteur de la

malaria, le *culex* se nourrissait principalement du sang des oiseaux, mais il ne dédaignait pas l'homme pour propager de petites merveilles telles que l'encéphalite de Saint-Louis ou le virus du Nil occidental. On le trouvait sur tous les continents, excepté l'Antarctique, et en nombre assez élevé sur cet îlot rocheux de l'étonnant golfe de Gascogne.

Killian retira le tube, colla un bout de ruban adhésif sur le trou du couvercle, remplaça soigneusement le bocal en verre dans son conteneur chauffé, et débarrassa son établi. Chaque chose avait sa place attitrée.

Enfin, satisfait de son travail, il sortit dans le jardin et ferma à clé la porte de l'atelier. Les arbres projetaient sur la pelouse des ombres noires contrastant avec les éclats de lumière vive qui se glissaient entre leurs branches. Au-delà, les eaux du détroit miroitaient au soleil entre l'île de Groix et le port de Lorient à peine visible au loin. Les triangles blancs de plusieurs voiliers se détachaient clairement sur le ciel d'été.

L'air chaud résonnait du bourdonnement des insectes, véritable musique aux oreilles de Killian, tandis qu'il se dirigeait vers son bureau installé dans une dépendance de la maison. C'était là qu'il passait le plus clair de son temps. Les soirs où il travaillait tard, il dormait dans la mansarde aménagée en chambre d'amis. Il y avait couché plus souvent que n'importe lequel de ses invités. D'ailleurs les visiteurs se faisaient de plus en plus rares, et quand Peter et Jane venaient le voir, ils s'installaient dans la maison principale.

La porte de l'annexe ouvrait sur un petit vestibule carré d'où partait un étroit escalier. Juste en face se trouvait une petite salle de bains, et à droite le bureau. Killian savait que lorsque son visiteur arriverait, il ne devrait pas laisser cette porte ouverte plus des quelques secondes nécessaires à le laisser entrer. Pour l'instant, il fallait mettre le cylindre transparent en sécurité. Après l'avoir déposé dans une corbeille à courrier, il ferma d'abord les volets en orientant les lamelles de façon à laisser passer un peu de lumière, puis la fenêtre. Seul le ventilateur tournant paresseusement au plafond perturbait l'air.

Ensuite, il s'assit confortablement à son bureau, épongea avec un mouchoir la sueur qui perlait sur son front, et passa une main dans sa

chevelure blanche. Un livre de poche assez mince, légèrement défraîchi, était posé devant lui. Il l'ouvrit au hasard, vers le milieu, et appuya fortement sur la pliure pour l'obliger à rester ouvert – geste qu'il n'aurait jamais fait s'il n'avait été indispensable à la réussite de son plan.

Du tiroir supérieur droit, il sortit un petit flacon rempli d'un liquide incolore et une boule de coton hydrophile. Il versa un peu de liquide sur le coton, tamponna les deux pages du livre ouvert, puis souffla dessus pour les sécher. La combinaison de l'acide lactique et du dioxyde de carbone attirerait irrésistiblement le messenger ailé enfermé dans la boîte à pellicule.

Du tiroir inférieur, il sortit une bombe de répulsif, *N,N-diethyl-3-methylbenzamide*, ferma les yeux, et s'en aspergea le visage et les mains, tout en retenant sa respiration jusqu'à ce que les fines particules liquides en suspension se dispersent dans le courant d'air du ventilateur.

Enfin, il se cala contre le dossier de son fauteuil et contempla les rais de lumière qui zébraient le siège placé de l'autre côté du bureau. Un léger doute s'empara soudain de lui, mais il se hâta de le chasser et vérifia l'heure. Son visiteur ne tarderait plus, à présent. Killian saisit alors le cylindre transparent posé dans la corbeille à courrier et, après une seconde d'hésitation, fit sauter le bouchon du pouce pour libérer le *culex pipiens*.

\*\*\*

Les rayons de soleil tombant en oblique à travers les lamelles des volets zébraient maintenant les bras et les jambes du visiteur assis dans le fauteuil qui, quelques minutes plus tôt, était inoccupé. Jambes croisées, mains sur les genoux, petit sourire condescendant aux lèvres, l'homme semblait détendu, à l'aise.

– Mon Dieu, quelle chaleur, dit-il en sortant un mouchoir d'un blanc immaculé pour essuyer la sueur retenue dans les plis de son cou. On ne pourrait pas ouvrir la fenêtre ?

Il portait une chemise blanche aux manches soigneusement repliées au-dessus du coude.

Killian haussa les épaules.

– Il fait encore plus chaud dehors.

Jetant un coup d’œil au ventilateur du plafond, il se demanda soudain si le souffle des pales ne risquait pas de décourager le moustique. Un filet de sueur dégoulinait sur sa joue.

– Moi aussi, je transpire. Mais ce n’est pas à cause de la chaleur.

– Non, bien sûr, fit le visiteur en haussant un sourcil et en inclinant la tête d’un air plein de sollicitude. Comment vous sentez-vous, aujourd’hui ?

– Pas très bien.

Certains jours se passaient mieux que d’autres. Mais ces derniers temps, les mauvais l’emportaient nettement. Cela n’avait rien d’étonnant. Il tendit l’oreille pour essayer de capter le chant aigu du *culex*, en vain ; ses acouphènes l’en empêchaient.

Le visiteur se pencha soudain en avant, les yeux tournés vers le livre ouvert.

– Qu’est-ce que vous lisez, en ce moment ?

L’espace d’une seconde, Killian eut peur d’avoir été percé à jour. Mais, sans attendre sa réponse, le visiteur leva des yeux étonnés :

– *La Vie du moustique*, tome 4. Oui, naturellement. Vous vous intéressez toujours aux insectes, n’est-ce pas ?

– Ils me passionnent depuis des années.

– Moi, je les déteste, ces petits salopards bruyants et sanguinaires ! lança-t-il en gloussant de rire.

Killian eut un sourire indulgent.

– Bon, on ferait bien de s’y mettre, ajouta l’autre en se baissant pour ramasser le sac qu’il avait posé par terre.

Brusquement, il s’asséna une claque sur le bras. Lorsqu’il releva la main, Killian aperçut une minuscule trace de sang et redouta un instant que l’autre ait tué le *culex*.

– Merde ! Raté !

Soulagé, il l’aperçut aussitôt posé sur le livre ouvert. La fragile créature délicate à trompe brune et tête dorée avait maintenant l’abdomen rempli de son dernier festin.

– La voilà.

– La ?

– Seule la femelle de cette espèce pique, expliqua Killian.

– Ah ! Les femmes ! On ne peut jamais leur faire confiance.

– Elle a besoin de sang pour nourrir ses petits. Ou, plus exactement, pour fertiliser ses œufs. Les moustiques des deux sexes se nourrissent de sucre. Du nectar des plantes. Le sang ne sert qu'à la production des œufs.

Le visiteur haussa les sourcils et fit une moue dégoûtée.

– Pour moi, un bon moustique est un moustique mort.

– Oui.

Killian glissa doucement deux doigts sous la couverture du livre et le referma d'un coup sec. Son visiteur le regarda avec une certaine fascination dévoiler ensuite la créature parfaitement écrasée, son dernier repas maculant les deux pages du piège. Minuscule trace cramoisie au milieu de *La Vie du moustique*, tome 4.

Killian sourit avec satisfaction en regardant son visiteur dans les yeux.

– Je l'ai eu !

\*\*\*

### **Six semaines plus tard**

Killian ferma la porte de son bureau et gravit l'escalier dans le noir. Lorsqu'il arriva dans la mansarde, il alluma la lumière et reçut un choc en voyant un vieillard voûté au visage gris le regarder dans le miroir de la coiffeuse. L'épaisse chevelure blanche avait disparu. Des cernes sombres enfonçaient les yeux, une peau flasque pendait des joues et du cou. Il se demanda où était passé l'homme encore jeune qui, voilà bien des années, avait débarqué le cœur plein d'espoir sur les côtes du vert pays anglais.

Désormais, son cœur était rempli de peur. Pas la peur de mourir, car c'était inévitable. Mais la peur de ne pas pouvoir achever

ce qu'il avait commencé. La peur que son persécuteur demeure impuni. Il avait eu le tort de se fier à quelqu'un d'autre et s'était rendu compte trop tard de son erreur. Il regarda par la fenêtre, vers la maison, au-delà de la pelouse. Il n'y avait pas de lumière. Mais il lui sembla apercevoir un mouvement au milieu des arbres. Une silhouette qui se déplaçait d'ombre en ombre. Après avoir scruté l'obscurité pendant une minute, il décida que son imagination lui jouait des tours.

Se détournant de la fenêtre, il traversa la pièce d'un pas incertain, appuyé sur sa canne, un bâton de noisetier dont la poignée sculptée en forme de tête de hibou s'adaptait parfaitement à sa paume. Le lit plia sous son poids lorsqu'il s'y assit avant de décrocher le téléphone. Si seulement Peter était rentré, il lui aurait tout raconté. Il se maudit de ne pas l'avoir fait plus tôt.

La sonnerie aiguë du téléphone résonna au loin jusqu'à ce qu'une voix aux accents familiers réponde :

– Allô ?

Comme il aurait voulu pouvoir poser la tête sur la poitrine de la jeune femme et pleurer, se rouler en boule, retrouver la sécurité du ventre maternel.

– Jane, c'est Papa. Ne dis rien, écoute-moi.

D'une voix inquiète, elle demanda aussitôt :

– Que se passe-t-il, Papa ?

– Je t'ai dit de m'écouter, Jane, reprit-il en s'efforçant de garder son calme. J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi, et je ne veux surtout pas qu'il y ait de méprise.

Il marqua une pause et n'entendit que le silence à l'autre bout de la ligne. Enfin, presque. Il percevait le son d'une respiration courte, saccadée. Il avait toute son attention.

– Bien. Je sais que Peter ne rentre pas d'Afrique avant le mois prochain. Si je suis toujours là, je lui parlerai moi-même. Mais, sinon... s'il m'arrive quelque chose... je veux que tu lui dises de venir ici immédiatement.

– Pour l'amour du ciel, Papa, de quoi parlez-vous ? Vous vous sentez plus mal ?

– Jane ! Si pour une raison ou une autre, je ne suis plus là, il faut qu’il vienne ici. Je lui ai laissé un message. Il le trouvera dans mon bureau. Mais, écoute bien, Jane... en attendant son retour, tu dois absolument veiller à ce qu’on ne touche à rien dans la pièce, qu’on n’enlève rien. Je veux que tu me le promettes.

– Mais, Papa...

– Promets-le, Jane !

– Je vous le promets. Mais... quel genre de message ?

– Un message qui n’a de sens que pour Peter, Jane. Il saisira tout de suite ce que ça signifie.

Il savait que son fils comprendrait. De cette compréhension jaillirait la lumière. Quelle ironie que ce soit au fils d’achever le travail.

– Pourquoi ne voulez-vous rien me dire ?

Comment lui dire que c’était une trop grande responsabilité pour une belle-fille ? Il ne pouvait pas se permettre de lui faire confiance sur un sujet aussi important. Il essaya néanmoins d’atténuer la brutalité de ses paroles.

– Ce serait un fardeau trop lourd pour les épaules d’une jeune femme, Jane. Peter saura ce qu’il faut faire.

– Papa...

Mais il ne l’écoutait plus. Un coup sourd provenant du rez-de-chaussée venait de se répercuter jusqu’au lit. Il l’avait d’ailleurs senti plus qu’entendu. Raccrochant aussitôt, il se leva, saisit sa canne, pour l’utiliser en guise d’arme cette fois, et boitilla jusqu’à la porte.

Il descendit lentement, marche par marche. La porte de son bureau était entrebâillée alors qu’il se rappelait l’avoir fermée. Le cœur battant, il la poussa du bout de sa canne et vit tout de suite son agenda ouvert sous la lampe allumée. Au-delà du cercle de lumière, le reste de la pièce disparaissait dans une semi-pénombre. La porte de la petite cuisine était ouverte. Or, il l’avait fermée, elle aussi, il en était certain. Il guetta un bruit, mais ses sifflements d’oreilles éclipsaient tous les autres sons.

En avançant dans la pièce, il capta presque immédiatement un mouvement du coin de l’œil. Pivotant sur lui-même, il découvrit

l'intrus, un pistolet pointé vers sa poitrine, le visage dur, sinistre. Killian crut discerner de la peur dans son regard.

– Je me doutais que c'était vous, dit-il. Je savais que j'avais commis une erreur en vous le disant. Je l'ai aussitôt compris à votre regard.

– Vraiment ?

– J'ai tout compris, probablement avant vous.

– Vous devinez donc la fin.

– Oui.

– Je ne pouvais pas vous laisser révéler une chose pareille.

– Non. Vous ne le pouviez pas.

Les trois coups de feu éclatèrent avec une intensité assourdissante. Projeté contre le mur par la première balle, Killian mourut avant de recevoir les deux autres.

L'écho lointain des coups de feu fut suivi par la sonnerie insistante du téléphone à l'étage. D'abord paralysé par le meurtre qu'il venait de commettre, le tueur sursauta et se mit à l'œuvre. Il ne savait pas de combien de temps il disposait, mais il devait impérativement trouver la preuve et la détruire.

## Chapitre 5

**Paris, 28 octobre 2009**

Enzo boutonna son ample veste en lin et releva le col pour se protéger contre la morsure du vent froid qui balayait les rues de Paris. Dessous, il ne portait qu'une légère chemise en coton. À Cahors, la veille, il faisait une chaleur étouffante – digne d'un été indien. Boulevard Saint-Germain, seuls les fumeurs restaient assis aux terrasses des cafés.

Son sac en cuir était gonflé des vêtements qu'il y avait entassés en prévision d'un séjour d'une semaine. Huit jours lui suffiraient sans aucun doute. Il se demandait d'ailleurs comment il occuperait ses journées. Un coup d'œil à son guide touristique lui avait appris que la minuscule île de Groix mesurait huit kilomètres de long sur trois de large, possédait une population d'environ deux mille habitants, une agglomération principale, Port-Tudy, et quelques hameaux disséminés. Hors saison, la plupart des restaurants seraient fermés.

Il repéra une table libre au café Bonaparte, commanda un verre de vin rouge et regarda sa montre. Son train partait à 13 heures et arriverait à Lorient en fin d'après-midi, assez tôt pour lui permettre de prendre le dernier ferry. Il achèterait un sandwich à la gare Montparnasse avant de sauter dans le train. Comme d'habitude, Charlotte était en retard.

Cela faisait trois mois qu'il ne l'avait pas vue. Leur dernière rencontre s'était achevée en apothéose par des ébats amoureux

frénétiques dans la petite maison parisienne de la psychologue. Mais, au cours des semaines suivantes, elle n'avait répondu à aucun de ses messages. Il avait alors décidé de mettre un terme à cette relation – décision prise à regret car Charlotte était une femme séduisante, intelligente et terriblement excitante. Mais, à plusieurs reprises, elle lui avait clairement laissé entendre que ce n'était pas parce qu'elle appréciait sa compagnie qu'il devait se bercer d'illusions : ils ne seraient jamais plus que des amis et des amants occasionnels.

Charlotte ayant quinze ans de moins que lui, cela se comprenait. Quand il aurait dépassé l'âge de la retraite, elle n'aurait pas encore atteint la cinquantaine. Cependant, au bout de vingt ans de veuvage, et avec deux filles adultes, Enzo cherchait autre chose.

– Toujours le même look de vieux hippie, hein ?

Enzo leva les yeux et la vit soudain debout devant lui, avec ses longs cheveux noirs tombant sur ses épaules minces, ses yeux sombres, son petit sourire moqueur, une écharpe colorée négligemment enroulée autour du cou. Immédiatement les battements de son cœur s'accéléchèrent. Il avait le trac. Elle produisait toujours le même effet sur lui. Brusquement, toutes ses résolutions de mettre un terme à leur relation se dissipèrent comme la rosée au soleil.

– Hippie ?

– La dernière fois, tu parlais de te couper les cheveux. Je suis contente que tu ne l'aies pas fait.

Elle s'assit et fit signe au garçon :

– Un Perrier, s'il vous plaît.

Puis, se tournant vers Enzo :

– Tu en veux un autre ?

– Non. Je n'ai pas le temps.

– Oh, fit-elle, l'air déçu.

C'était elle qui avait pris l'initiative de ce rendez-vous après avoir appris, de la bouche de Roger, sa venue à Paris. Enzo ne comprenait pas très bien qu'elle reste en contact avec le journaliste après une liaison de dix-huit mois qui s'était très mal terminée.

– Pourquoi es-tu si pressé ?

– Je prends le train dans moins d’une heure.

– Pour aller où ?

– En Bretagne, sur une île. Une des affaires non résolues de Raffin. Il ne t’en a pas parlé ?

– Non. Pour combien de temps ?

– Je ne sais pas. Au moins une semaine. Peut-être plus.

– Tu reviens à Paris, ensuite ?

– Ce n’est pas prévu.

Il remarqua pour la première fois les cernes soulignant ses grands yeux, et la trouva un peu amaigrie.

– Tu vas bien ?

Son Perrier venant de lui être servi, elle en but une longue gorgée avant de répondre :

– Pas trop, ces derniers temps. Mais rien de grave.

D’un geste tendre, il écarta une mèche de cheveux qui lui tombait devant les yeux, et effleura sa joue au passage :

– Tu devrais mieux prendre soin de toi, Charlotte.

– Comment sais-tu si je prends soin de moi ou non ? Tu n’es jamais là.

Ce reproche fit mal à Enzo. C’était trop injuste. Il retira sa main aussi vivement que si elle l’avait brûlée.

– C’est ta faute, pas la mienne. Pourquoi voulais-tu me voir, aujourd’hui ?

– Il faut que je te parle. Il y a des choses dont nous devons discuter, répondit-elle avec une certaine froideur.

Tout en se reculant imperceptiblement, il sut qu’elle décrypterait son langage corporel, son œil acéré détectant chaque microsigne. Cela le contrariait d’être aussi facilement percé à jour.

– Je t’écoute.

Mais elle secoua la tête.

– Non, pas maintenant. Pas comme ça. Ce que j’ai à te dire est beaucoup trop important pour être glissé entre un verre de vin rouge et un train attrapé en vitesse.

Abandonnant son Perrier, elle se leva.

– Préviens-moi assez tôt la prochaine fois que tu passes à Paris.  
Je demanderai une audience.  
Sur ce, elle disparut dans un tourbillon.  
Enzo poussa un grand soupir et régla l'addition.

## Chapitre 6

**Île de Groix, 28 octobre 2009**

Enzo contemplait par la fenêtre l'étendue d'eau grise, les cargos alignés en rangs serrés, les immenses grues frôlant les nuages bas. Une pluie fine tombait du ciel. L'humidité, le froid, la grisaille, tout lui rappelait son pays natal, l'Écosse. Or, au lieu de se sentir chez lui, il se sentait misérable. Un peu coupable, aussi. Ne serait-ce que par association.

La ville de Lorient ne présentait aucun intérêt avec son architecture d'après-guerre dépourvue d'imagination. Elle avait connu la prospérité grâce à la Compagnie française des Indes orientales dont les bateaux venaient décharger leurs marchandises sur ses quais. Mais, cent cinquante ans plus tard, une importante base allemande de sous-marins s'y était installée. Et, au cours de l'hiver 1943, durant quatre semaines d'enfer, les bombes alliées l'avaient entièrement détruite.

Ironie du sort, sortie intacte de la guerre, la base des sous-marins était devenue une attraction touristique.

En descendant la jetée menant de la gare maritime au ferry, il sentit le vent s'engouffrer sous sa veste et la pluie lui cingler le visage. Il se dépêcha de gravir les marches métalliques pour aller se réfugier, au chaud, sur le pont des passagers.

La pluie brouillait la vue vers Larmor-Plage, où l'amiral Karl Dönitz avait établi ses quartiers et d'où il avait dû observer avec une

certaine angoisse les soixante mille bombes lâchées sur Lorient, feu d'artifice organisé rien que pour lui.

La mer grise était agitée, ponctuée d'éclats blancs. Dans le ciel, les mouettes criaient, virevoltaient comme des feuilles de papier soulevées par le vent. Le ferry fit retentir sa corne ; lorsqu'il s'éloigna lentement du quai pour sortir du port, Enzo aperçut la formidable construction en béton de Keroman – l'ancienne base des sous-marins allemands –, sombre et sinistre en cette journée des plus inhospitalières.

Il jeta un coup d'œil à ses compagnons de voyage. Des visages celtes au teint clair. Certains penchés sur des livres ; les autres, la mine sévère sous leurs bonnets ou capuches d'anoraks. Des visages d'iliens modelés par le climat, peu différents de ceux des Écossais de la côte ouest, avec lesquels ils partageaient un héritage commun, au-delà de la langue et des frontières.

Vers le milieu du détroit, il se rendit soudain compte que chaque fois qu'il tournait la tête, certains se détournaient brusquement, lui donnant le sentiment étrange et inconfortable d'être observé. Il avait l'habitude que les Français lui lancent des regards curieux. Avec sa carrure imposante et ses cheveux noirs striés d'une mèche blanche, rassemblés en queue-de-cheval, il se démarquait des habitants du Sud-Ouest au type méridional. Ici, parmi d'autres Celtes, il ne s'attendait pas à attirer l'attention. Pourtant cela ne faisait aucun doute, on lui lançait des regards furtifs.

Lorsque l'île de Groix émergea de la grisaille, Enzo se leva et s'avança vers la baie vitrée arrondie donnant sur la proue du bateau. La pluie battante l'empêchait d'avoir une vision nette de Port-Tudy, entre les deux phares signalant l'entrée du port. Au-delà d'une forêt de mâts, il distinguait à peine les petites maisons blanches, roses et bleues bâties sur les hauteurs.

En revenant à sa place, il constata que presque tous les passagers l'observaient comme s'ils attendaient quelque chose de lui. C'était tout juste s'ils ne semblaient pas prêts à l'applaudir. L'envie de leur crier *Qu'est-ce que vous avez à me regarder, à la fin !* commençait à le démanger sérieusement quand une voix sortant du haut-parleur pour leur souhaiter la bienvenue sur l'île de Groix, l'arrêta dans son

élan et lui épargna cette humiliation. Pressés de débarquer, les passagers se désintéressèrent aussitôt de sa personne ; ils rassemblèrent leurs affaires et descendirent du pont.

Le sentiment d'être épié s'empara de lui à nouveau au moment où il posait le pied sur la jetée, ostensiblement dévisagé par de nombreux curieux, dont les pêcheurs du *Banco*, un vieux chalutier vert à moitié rouillé. Il repéra sur sa droite le bâtiment blanc de la Société nationale de sauvetage en mer ; puis, devant lui, au bout de la jetée, deux hôtels et plusieurs cafés aux terrasses couvertes. La perspective d'échapper au froid et à la pluie, de se réchauffer avec un ou deux verres de whisky le tenta. Mais, avisant la devanture jaune vif de Coconut's Location vélos voitures, il se dit qu'il avait intérêt à prendre tout de suite le véhicule qu'il avait réservé, afin d'arriver avant la nuit.

Il allait traverser la rue lorsqu'il sentit qu'on le tirait par le bras. En se retournant, il vit un homme presque aussi grand que lui, peut-être plus jeune d'une dizaine d'années – un homme puissant aux cheveux noirs plaqués par la pluie sur le front et sur le col relevé de sa veste trempée. Ses yeux bleus avaient une fixité déconcertante, son haleine empestait l'alcool.

– Vous vous croyez peut-être malin, mon vieux.

– Hein ?

– Si vous croyez que vous allez pouvoir me chercher des noises et réussir à prouver ce que personne n'a jamais pu prouver, eh ben, vous vous trompez.

Soudain, Enzo comprit à qui il avait affaire :

– Ah ! Vous devez être Thibaud Kerjean.

– Ils croient toujours que c'est moi.

– Qui ?

– Tout le monde. Depuis vingt ans. Même si j'ai été acquitté. Eh ben, tenez, je vous emmerde. J'étais pas coupable et je le suis pas plus maintenant. Si vous êtes aussi malin que vous le pensez, venez pas me faire chier. Sinon, vous le regretterez.

Enzo s'aperçut que Kerjean n'avait pas lâché son bras. Il se dégagea et rétorqua :

– Comment savez-vous qui je suis ?

Les lèvres retroussées en un rictus déplaisant, l'homme s'éloigna d'un pas rapide vers le Café de la Jetée, sans rien ajouter. Furieux et troublé, Enzo le suivit des yeux. Une fois de plus, il s'aperçut qu'il était le point de mire des passagers du ferry et des gens qui observaient la scène depuis les cafés. Une voiture descendant du bateau le dépassa en l'éclaboussant de boue. Il jura, se pencha pour essuyer les jambes de son pantalon tout en foudroyant le conducteur d'un regard furibond, et remarqua alors la une du journal *Ouest-France* sur un panneau d'affichage : *LE MEURTRE DE L'ÎLE DE GROIX SERA-T-IL RÉSOLU PAR UN EXPERT ÉCOSSAIS ?* Sous le gros titre s'étalait son portrait en noir et blanc, datant de quelques années, mais tout à fait ressemblant, avec sa mèche blanche et sa queue-de-cheval.

– Votre réputation vous a précédé, monsieur Macleod.

Un gendarme à l'air grave l'observait avec intérêt, les bras croisés sur la poitrine, un képi sur la tête, une cape imperméable jetée sur son uniforme.

– Je constate que vous avez déjà fait la connaissance de Thibaud Kerjean. À mon avis, il a peur que quelqu'un ne finisse par prouver qu'il est coupable.

– Il l'est ? demanda Enzo, tellement mouillé qu'il n'était plus aussi pressé de se mettre à l'abri.

– Lui seul le sait. À vous de le prouver.

Le gendarme serra dans sa main chaude et sèche celle d'Enzo, aussi froide qu'humide :

– Je me présente, adjudant Richard Guéguen. Premier flic de l'île. Gros poisson dans une petite mare. J'aimerais vous dire un mot, si vous avez deux minutes à m'accorder.

Cela ressemblait plus à un ordre qu'à une prière.

Enzo lança un regard inquiet vers l'agence Coconut's, ignorant à quelle heure elle fermait.

– Il faudrait peut-être que j'aille d'abord récupérer la voiture que j'ai louée.

– Oh, ne vous inquiétez pas, dit l'autre avec un petit sourire. Elle ne partira pas sans vous. D'ailleurs, ils sont déjà prévenus que vous risquez d'avoir un peu de retard.

La gendarmerie, une bâtisse jaune au toit d'ardoise, occupait une position dominante sur la colline. Guéguen fit entrer Enzo par une porte latérale, dans une pièce où se tenaient trois gendarmes. Avant de guider son hôte vers son propre bureau, à l'arrière, il les avertit qu'il ne voulait pas être dérangé. Enzo sentit dans son dos le regard des trois hommes.

- Café ? proposa Guéguen en lui désignant une chaise.
- Avec grand plaisir.
- Apportez-nous deux cafés, cria-t-il dans le couloir.

Laissant la porte ouverte, il suspendit sa cape et son képi à un portemanteau puis s'assit à sa place, posa les coudes sur sa table, croisa les doigts, et dit :

- Vous êtes un personnage intéressant, monsieur Macleod.
- Il paraît.
- Mais je dois vous avouer que je n'avais jamais entendu parler de vous avant de recevoir l'ordre de ne vous prêter aucune assistance.
- Pourquoi vous a-t-on donné cet ordre ?
- Vous voulez dire, en dehors du fait évident que les flics détestent qu'on vienne de l'extérieur fourrer le nez dans leurs affaires ?

Enzo sourit en hochant la tête.

– Eh bien, monsieur Macleod, sachez que l'économie de cette petite île dépend entièrement du tourisme depuis que la grande époque de la pêche au thon est révolue. Et vous comprendrez aisément qu'un meurtre n'est pas une attraction touristique des plus géniales.

- Même vieux de vingt ans ?
- Aucun autre meurtre n'a jamais été commis sur cette île de mémoire d'homme, monsieur Macleod. Cependant, le fait qu'il n'ait pas été élucidé empêche la plaie de cicatrizer. Et, franchement, nous n'avons pas envie que des gens viennent gratter la croûte.
- Même si la résolution de cette affaire peut finir par effacer la cicatrice ?

Guéguen se cala contre le dossier de son fauteuil et, tout en jouant avec un crayon, laissa échapper un petit gloussement.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que vous pourrez réussir là où tous les autres ont échoué ?

– J'ai de solides références.

– Certes, monsieur Macleod. J'ai été surpris de voir tout ce qu'Internet racontait sur vous. Ce serait donc la... quatrième des affaires non élucidées du livre de Roger Raffin, n'est-ce pas ?

Il ouvrit un dossier devant lui et poursuivit :

– Je vois qu'avant de venir en France, vous étiez spécialiste de l'analyse des scènes de crime. Pas étonnant que madame Killian nourrisse de grands espoirs en vous.

– Je ne lui ai rien promis.

– Très sage de votre part. Vous savez, beaucoup de gens se sont penchés sur cette affaire en vingt ans, et aucun n'en est vraiment sorti grandi.

– Je ne suis pas ici pour rehausser mon prestige, adjudant Guéguen. La publicité autour de ces affaires permet avant tout de collecter des fonds pour le département des sciences médico-légales de mon université. C'est la police scientifique française qui en retire tout le bénéfice.

Guéguen inclina la tête en souriant.

– Exact. Néanmoins, je dois vous dire que si jamais vous êtes tenté de transgresser la loi d'une manière ou d'une autre au cours de votre enquête, vous ne devez vous attendre à aucune indulgence de ma part ni de la part de mes collègues. En outre, vous n'aurez accès à aucun dossier officiel, aucun indice matériel.

– Je suppose que vous ne gardez rien de tout cela ici, de toute façon.

– Affirmatif. Tout est archivé à Vannes.

– Où le procès a eu lieu, sans doute ?

– Exact.

Un jeune gendarme s'annonça dès le couloir en toussant, entra avec un gobelet de café en polystyrène dans chaque main, les posa sur le bureau, avec deux sachets de sucre et deux petites

spatules en plastique, puis se retira. Enzo fit fondre le sucre et se réchauffa les mains sur le gobelet, tout en sirotant le liquide noir, fort, brûlant.

– Merci, dit-il. J’en avais bien besoin.

Il croisa le regard amusé de l’adjutant. Celui-ci ne devait guère avoir plus de quarante ans. Une légère touche de gris commençait à apparaître sur les tempes au milieu de ses cheveux bruns coupés court. Sous ses épais sourcils, ses yeux marron avaient une expression aimable. Bel homme. Ne correspondant pas le moins du monde au stéréotype du gendarme intimidant et dénué d’humour.

– Et merci de m’avoir prévenu avec autant de délicatesse.

– Ça fait partie de notre devoir, cher monsieur, dit l’adjutant en décrochant le téléphone. J’appelle Coconut’s pour leur demander d’amener votre voiture ici. Ça vous évitera de redescendre la colline sous la pluie.

Enzo le remercia encore chaleureusement et demanda :

– Combien êtes-vous dans cette gendarmerie ?

– Six. Un cuisinier, deux gendarmes, deux stagiaires et moi. L’été, lorsque la population de l’île explose littéralement, la brigade nous envoie six hommes supplémentaires.

– J’imagine que tout crime grave, comme un meurtre, est confié aux enquêteurs du continent ?

Guéguen éclata de rire.

– Monsieur Macleod, si vous voulez savoir comment l’enquête sur le meurtre de Killian a été menée, il suffit de le demander !

– Je croyais qu’on vous avait donné l’ordre de ne pas coopérer.

– De ne pas vous donner accès aux documents officiels de la police, ni aux pièces à conviction. Mais pas celui de discuter avec vous de choses qui sont de notoriété publique, rectifia-t-il avec une lueur malicieuse dans les yeux.

– Alors, que s’est-il passé ?

– Eh bien, en théorie, nous étions censés sécuriser la scène de crime avant l’arrivée des enquêteurs de Lorient. En réalité, comme personne ne savait exactement ce qu’il fallait faire pour la sécuriser, je crains fort qu’on ait marché là où il ne fallait pas marcher,

touché ce qu'il ne fallait pas toucher et manqué de protéger ce qu'il fallait protéger.

– Vous étiez déjà là ? s'étonna Enzo. Il y a vingt ans ?

– À l'époque, j'étais stagiaire. J'ai passé la plus grande partie de ma carrière au service de différentes brigades de Bretagne. Je suis revenu ici l'année dernière, pour la première fois depuis près de dix-sept ans.

– En patron.

– Oui. En patron, confirma Guéguen en riant. Plus vieux, plus sage. Si un crime était aujourd'hui commis sur l'île, chacun de mes hommes saurait exactement comment opérer. Le médecin de garde serait appelé pour déterminer s'il s'agit d'une mort suspecte. L'autopsie serait bien sûr effectuée par le médecin légiste de l'hôpital de Lorient. Nous avons déjà eu quelques suicides et accidents pour nous entraîner.

– C'est donc un médecin de l'île qui a déclaré la mort de Killian suspecte ?

Guéguen éclata de rire.

– Suspecte ? Avec trois balles dans la poitrine, le doute n'est plus vraiment permis ! Mais oui, ça s'est passé comme ça.

Leur conversation fut interrompue par des voix dans le couloir. Un jeune employé de chez Coconut's apportait à Enzo le contrat de location à signer.

– J'ai garé la voiture sur le parking, dit-il en tendant les clés. C'est la jeep Suzuki.

Géné, intimidé par l'adjudant, il décampa aussitôt.

Guéguen se leva pour décrocher sa cape et son képi tandis qu'Enzo avalait sa dernière gorgée de café et ramassait son sac. Les deux hommes ressortirent de la gendarmerie par le même chemin. Au fond du parking boueux se dressait un bloc de béton fermé par deux lourdes portes en acier.

– Les cellules, dit Guéguen.

S'approchant d'une des portes, il la poussa :

– Regardez. C'est là qu'on a enfermé Kerjean quand il a été inculpé.

Enzo pénétra dans un local obscur où un trou creusé dans le sol servait de toilettes. Près du plafond, une fenêtre laissait entrer un minimum de lumière à travers d'épais pavés de verre incassable. Sur un socle en pierre était posé un mince matelas d'aspect douteux. Il faisait froid, humide entre ces murs couverts des graffitis laissés par des ivrognes ou de petits malfrats. Pas du tout le genre d'endroit où l'on avait envie de moisir.

– Je l'ai moi-même amené ici avec un de mes supérieurs, continua Guéguen, plongé dans ses souvenirs. On n'était pas très rassurés. Kerjean était... est toujours... une force de la nature. Il les connaissait déjà, ces cellules. Il y avait passé quelques nuits à dessoûler.

– Vous aviez peur qu'il vous résiste ?

– Qui sait de quoi peut être capable un désespéré accusé de meurtre ? En fait, il s'est montré doux comme un agneau.

– Vous croyez que c'est lui, le coupable ? demanda Enzo en observant attentivement la réaction du gendarme.

Celui-ci sourit et répondit :

– Ah, mais non. Il a été acquitté, n'est-ce pas ?

Puis, plongeant la main dans sa poche, il en sortit une carte de visite écornée, un stylo, et gribouilla des chiffres au dos avant de la tendre à Enzo :

– Tenez. Voici mon numéro de portable, personnel. Officiellement, je ne peux rien faire pour vous, monsieur Macleod. Mais officieusement...

Après un rapide coup d'œil vers la maison, il ajouta :

– ... je vous aiderai de mon mieux. Je ne *crois* pas que Kerjean soit le coupable, je suis certain que c'est lui. Et même s'il ne peut pas être jugé à nouveau, j'aimerais beaucoup qu'il se fasse coincer.

## Chapitre 7

La brève activité qui avait suivi l'arrivée du ferry s'était depuis longtemps calmée. Le ciel s'assombrissait ; entre les nuages chargés de pluie filtraient les dernières lueurs du jour. Le Bourg, la petite ville située au-dessus de Port-Tudy, était désert. Les lumières de quelques boutiques, *Le Relais des mousquetaires*, *Bleu Thé*, *Île et Elles*, brillaient sur la place, en face de l'église et du monument aux morts.

Après avoir tourné en rond dans les rues étroites, au milieu des maisons roses, blanches, rouges, bleues, Enzo aperçut enfin le panneau indiquant Port-Mélite.

Dès la sortie de la ville, des inscriptions et des flèches peintes sur la surface lépreuse de la route remplaçaient les signalisations conventionnelles. Pendant le trajet, avec sa capote en toile et ses suspensions raides, la jeep se révéla froide, humide et bruyante. Le long de la côte nord de l'île, le paysage était plat, monotone, ponctué ici et là de bosquets d'arbres, de groupes de maisons isolées. La route finit par descendre vers Port-Mélite. Malgré la pluie et le crépuscule, on apercevait, au loin, les lumières du continent, au-delà du détroit.

Il gara sa voiture à côté de deux bancs en ciment plantés devant une petite plage de sable. Le nom du village était peint sur une pierre fichée dans l'herbe. Une flèche pointée vers l'est indiquait *Les Grands Sables, 400 m*. Vingt mètres plus loin, il trouva la maison, au bord de ce chemin. Elle se dressait derrière un mur et une barrière en

bois bleue, à demi cachée par de grands arbustes et buissons. C'était une maison blanche aux volets bleus. Une lampe allumée derrière une fenêtre la rendait chaleureuse et accueillante dans le crépuscule.

Sans s'être jamais demandé à quoi pouvait ressembler Jane Killian, il fut surpris de voir apparaître devant lui une femme assez petite, pas plus d'un mètre soixante, et très mince. Ses cheveux bruns courts rehaussés de mèches plus claires lui donnaient un peu l'allure d'un garçon, illusion renforcée par sa manière de s'habiller : chemise bleu pâle sur un jean large, et vieilles baskets. Mais il n'y avait rien de masculin chez elle. Ses lèvres charnues étaient presque sensuelles et, sous ses sourcils sombres, ses grands yeux marron piquetés d'éclats orange, ou plutôt ambre, pleins de douceur. Enzo savait, d'après le livre de Raffin, qu'elle avait quarante-cinq ans, or elle en paraissait dix de moins et dégageait une certaine impression de fragilité. Elle lui tendit une petite main élégante :

– Entrez. Vous devez être gelé, aussi légèrement vêtu.

Enzo la suivit dans le séjour où un feu de bois diffusait à la fois une chaleur sympathique et l'odeur agréable du chêne en train de brûler.

– Donnez-moi votre veste, elle est trempée.

Après l'avoir étalée sur le dossier d'une chaise, devant la cheminée, elle déclara :

– Vous boirez volontiers quelque chose, j'imagine. Whisky ?

– Parfait.

Jane Killian lui plut tout de suite. Une femme qui prenait sa veste pour la faire sécher et lui offrait un whisky ne pouvait que gagner son cœur. Il remarqua un livre ouvert sur la table basse proche du fauteuil où, d'après le creux des coussins, elle devait être installée un peu plus tôt. *Chocolat*. Même si elle ne s'était jamais remariée, les histoires d'amour semblaient encore la faire rêver.

Elle lui offrit un whisky, se resservit, et se lova dans le fauteuil qu'elle occupait avant son arrivée.

– Asseyez-vous. C'est agréable de pouvoir parler anglais. Mon français n'est pas très bon. Le vôtre doit être nettement meilleur.

Tout naturellement, Enzo s'était adressé à elle dans sa langue natale. Prenant un air modeste, il haussa les épaules.

– Pas mauvais. Mais je crois que mon accent écossais déboussole parfois les Français.

– Vous vivez depuis longtemps en France ?

– Pas loin de vingt-trois ans.

– Vous êtes presque français, alors.

– Ma fille l'est. À cent pour cent. Et elle parle anglais avec mon accent écossais.

Jane sourit, inclina légèrement la tête et but une gorgée de whisky sans le quitter des yeux.

– Avec une mère française, j'imagine.

– Oui, se contenta de répondre Enzo.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. La pièce, déjà petite, semblait encore rétrécie par le vieux papier peint brun et blanc à fleurs qui la tapissait entièrement, et la présence d'un antique buffet probablement déniché dans une brocante ; une table à abatants était repliée contre un mur. Au-dessus, une douzaine de cadres contenaient des insectes épinglés sur du carton blanc. Plusieurs tapis recouvraient le parquet ciré.

– Donc... c'est ici que ça s'est passé ?

– Non, pas exactement. Le bureau de Papa se trouve dans l'annexe, de l'autre côté de la pelouse. Pardon... je devrais dire Adam. Je l'ai toujours appelé Papa, parce que Peter l'appelait comme ça.

– Ce n'est pas très britannique.

Surprise, elle haussa les sourcils.

– Mais, il ne l'était pas.

Ce fut au tour d'Enzo de manifester sa surprise :

– Ah bon ? Je croyais votre beau-père anglais.

– Effectivement, il a pris la nationalité anglaise. Mais il est né en Pologne et n'est arrivé en Angleterre qu'en 1951. Il a fini par devenir plus anglais que les Anglais. Sans la moindre trace d'accent. Il a dû travailler très dur pour effacer son passé polonais.

Le livre de Raffin ne le mentionnait pas.

– Racontez-moi.

– Il n'y a pas grand-chose à raconter, en vérité. Il commençait ses études à l'université de Varsovie au moment de l'invasion allemande.

Il les a terminées après la guerre et, en 1951, il s'est inscrit en troisième cycle à Londres.

– En génétique médicale tropicale.

– Oui. Il a beaucoup voyagé dans les pays tropicaux, et un peu partout dans le monde. C'est là qu'il a attrapé le virus de l'entomologie. Si je puis dire.

Enzo tourna les yeux vers les insectes épinglés derrière les verres des cadres. Jane suivit son regard.

– Il ne l'a pas transmis à son fils. Heureusement.

– Que faisait Peter ?

– Il travaillait pour une association caritative. Lui aussi passait beaucoup de temps à l'étranger.

Enzo l'observa attentivement :

– Cela fait presque vingt ans qu'il est mort.

– Oui.

Elle semblait très bien cacher ses émotions.

– Et vous ne vous êtes jamais remariée.

– Non.

Il attendit une seconde qu'elle en dise davantage, mais elle changea de sujet.

– Je vous ai préparé la chambre au-dessus du bureau de Papa. Vous pourrez l'occuper aussi longtemps que vous voudrez. Je reste ici encore deux semaines environ, donc si vous avez besoin de moi...

Enzo avala une gorgée de whisky.

– Comment le journal local était-il au courant de mon arrivée ?

– Oh, mon Dieu, c'est vrai ? s'exclama-t-elle en rougissant. Je ne l'ai pas vu, mais c'est probablement ma faute. Une femme du village s'occupe de la maison en mon absence et la prépare pour mon arrivée.

Poussant un soupir, elle poursuivit :

– Quand je lui ai demandé de faire le lit dans la chambre d'amis, j'ai eu la bêtise de lui expliquer pourquoi. Impossible de garder un secret ici. Je suis désolée, j'aurais dû m'en douter.

Sur ce, elle vida son verre et demanda :

– Vous voulez voir le bureau ?

La cuisine, étrangement vide et froide, donnait directement sur le jardin. Jane prit un parapluie et, tout en ouvrant la porte, dit :

– Je vous aurais bien préparé quelque chose à manger, mais je ne suis arrivée qu’aujourd’hui et je n’ai pas eu le temps de faire des courses. On pourrait dîner en ville, si vous êtes d’accord.

– Bien sûr.

Intérieurement, Enzo gémit à l’idée de ressortir. Il faisait nuit noire maintenant ; à la lueur d’un projecteur halogène qui éclairait le jardin, on voyait la pluie tomber presque à l’horizontale.

Ils se hâtèrent de traverser la pelouse en direction de l’annexe tapie dans l’ombre des arbres. Enzo sentit le corps mince et doux de Jane s’appuyer contre lui quand il passa un bras autour de ses épaules pour l’aider à retenir le parapluie chahuté par le vent.

Ils s’engouffrèrent dans le petit vestibule en secouant le parapluie derrière eux. Jane alluma la lumière, une simple ampoule nue, puis poussa une porte :

– Ici, c’est la salle de bains. La chambre est en haut. Et là...

Elle ouvrit une porte à droite de l’escalier :

–... Le bureau de Papa.

Soudain, Enzo se retrouva transporté vingt ans en arrière.

Tous ses sens aussitôt en alerte maximale, il sentit un étrange frisson d’excitation le traverser en découvrant l’endroit où Killian s’était fait assassiner. Le lieu dans lequel il avait laissé le fameux message à l’intention de son fils. Un message que le jeune homme n’avait jamais vu et que personne n’avait jamais compris. Il laissa tomber son sac par terre avant de pénétrer dans le passé de cette nuit de septembre 1990.

La pièce était vaste, carrée, haute de plafond. À droite, une grande fenêtre aux volets clos devait donner sur le jardin, vers la maison principale. Devant lui et sur sa gauche, les murs étaient couverts de bibliothèques du sol au plafond. Au moins un millier de livres, témoins silencieux du meurtre, y étaient entassés. Leurs dos multicolores apportaient un peu de chaleur au décor.

Le bureau de Killian faisait face à la porte ; à côté, de biais, un fauteuil austère, d'aspect inconfortable devait être réservé aux visiteurs. Un meuble de classement en bois et une table à tréteaux complétaient le mobilier. Jane expliqua que Killian passait des heures à préparer les insectes qu'il capturait dans la campagne ; chacun étant photographié, puis enregistré dans des albums reliés en cuir. Une autre porte communiquait avec une cuisine minuscule équipée d'un évier, d'un vieux réfrigérateur, d'un petit four électrique et d'une étagère supportant une bouilloire électrique, une théière et une boîte à thé.

La première impression d'Enzo fut que le défunt avait un goût pour l'ordre frisant l'obsession. Rigoureusement parallèle aux lames du parquet, le bureau formait un angle droit avec la fenêtre. Dans les bibliothèques, les livres étaient parfaitement droits, les dos alignés avec soin sur le bord des étagères. En s'approchant, il nota le classement par ordre alphabétique, d'abord par auteur, puis par titre.

Sur le bureau lui-même étaient posées deux corbeilles grillagées, l'une à droite, l'autre à gauche, pour le courrier entrant et sortant, toutes les deux vides. La lampe en cuivre était placée à angle droit, sur le coin gauche. La seule incongruité venait d'un Post-it jaune corné et décoloré collé à l'opaline verte avec un Scotch. Sur un buvard immaculé, dépourvu de la moindre marque, un agenda était ouvert à la semaine du 24 septembre 1990, un stylo posé dans la pliure des pages.

– Ce n'était pas vraiment comme ça quand je suis entrée, dit Jane. Celui qui l'a tué cherchait quelque chose. Quelque chose de précis ou simplement des objets de valeur, on ne le saura jamais.

Elle soupira.

– Enfin, j'ai tout remis du mieux que je pouvais, en essayant de me rappeler la façon dont il rangeait ses affaires. Depuis, rien n'a été touché ni enlevé. Rien n'a été ajouté non plus. Tout est exactement pareil.

Enzo remarqua le rapide coup d'œil qu'elle ne put s'empêcher de jeter au parquet, sous la fenêtre. Avec le temps, la tache s'était un peu effacée, mais il restait une trace sombre, là où le sang de Killian avait coulé de ses blessures.

– Après le passage de la police, j’ai nettoyé le mur. Deux balles avaient traversé le corps de Papa. Regardez, le plâtre a sauté à l’endroit des impacts. La troisième s’est logée dans sa colonne vertébrale.

Enzo se demanda si c’était simplement le temps et les innombrables répétitions de ces mêmes phrases qui donnaient à sa voix ce ton mécanique, dépourvu d’émotion. Il hocha la tête, s’assit dans le fauteuil pivotant de Killian, qui grinça sous son poids ; le cuir avait séché et durci. Peut-être qu’en occupant la place du mort, il parviendrait à s’infiltrer dans son esprit.

Le bureau avait quatre tiroirs. Le plus profond, en bas à gauche, contenait une rame de papier blanc, format A4. Celui du dessus révéla un assortiment de petits casiers en carton remplis d’accessoires de papeterie : trombones, pinces à dessin, agrafes, blocs de Post-it, crayons, gommés. En bas à droite, il trouva une boîte de pochettes perforées transparentes sur laquelle était posé un atomiseur ; son étiquette, écrite à la main, indiquait : *N,N-diethyl-3-methylbenzamide*. Enzo le prit pour l’examiner de près. Puis il le tendit devant lui, en expulsa un tout petit nuage et renifla en plissant le nez :

- Répulsif antimoustique.
- Oui, fit Jane, pas du tout étonnée.
- Vous avez des moustiques par ici ?
- Pas beaucoup. En général, le vent nous en protège.

Il reposa l’atomiseur à sa place et ouvrit le tiroir du dessus, où il découvrit un étrange dispositif composé de tubes en plastique transparents sortant d’une boîte à pellicule, transparente elle aussi. Il fronça les sourcils.

– C’est un aspirateur à bouche, pour attraper un seul insecte à la fois, expliqua Jane. On aspire par un tube, l’insecte entre par l’autre et se retrouve piégé dans le récipient.

Enzo retira le couvercle et vit un petit morceau de gaze collé à l’extrémité d’un tube. Son but paraissait évident. Il le remit dans le tiroir et prit l’autre objet qui s’y trouvait. Un petit flacon rempli d’un liquide incolore.

- Et ça ? Vous savez ce que c’est ?

– Je l’ai fait analyser. C’est de l’acide lactique. Personne ne semble savoir à quoi il pouvait lui servir.

Enzo réfléchit un bon moment avant de déclarer :

– L’acide lactique, particulièrement en association avec le dioxyde de carbone, est connu pour attirer les moustiques.

– Ah bon ? s’étonna Jane.

– Étrange, quand même. Une bombe qui repousse les moustiques dans un tiroir et un liquide qui les attire dans l’autre.

– Il passait son temps à étudier les insectes. Il devait en avoir un usage quelconque.

Enzo referma le tiroir et regarda l’agenda.

– Son agenda était ouvert à cette page ?

– Oui.

Il le feuilleta en remontant vers le début de l’année, plissant les yeux pour lire les entrées.

– Des rendez-vous médicaux. Deux fois par semaine.

– Il recevait des soins palliatifs pour son cancer. Ça n’avait pas l’air de lui faire beaucoup d’effet, d’ailleurs.

Enzo revint à la page du lundi 24 septembre, le jour où Killian avait été tué, et sortit de sa sacoche en toile ses lunettes demi-lune, tout en adressant un petit sourire contrit à Jane :

– La vanité doit céder le pas à la clarté, hélas.

Se replongeant aussitôt dans l’examen de l’agenda, il lut à haute voix :

– *P, j’espérais voir la lumière, mais je n’ai plus le temps, seuls restent les mots, les mots mentent et ne mentent pas.* Qu’est-ce qu’il voulait dire ? C’est ça le message ?

Jane haussa les épaules, l’air vaguement déçu.

– J’espérais que vous me le diriez, monsieur Macleod. Si c’est ça le message, ce n’en est qu’une partie. Il a laissé partout des notes de ce genre.

Elle toucha le Post-it collé à l’abat-jour :

– Celui-là a failli tomber. C’est moi qui l’ai scotché de peur qu’il tombe et se perde.

Enzo se pencha en avant pour déchiffrer l’écriture à moitié effacée :

– P, un jour il faudra que tu fasses friser le chauffeur. N'oublie pas ! P, pour Peter, j'imagine ?

– C'est ce que tout le monde a supposé.

– Votre beau-père avait un chauffeur ?

– Non, c'est très bizarre. Il n'en avait pas. Peter, non plus.

Enzo examina de nouveau le message de la lampe, puis la phrase gribouillée sur l'agenda, avant de feuilleter les pages précédentes.

– Tout ce qu'il a noté précédemment sur son agenda est rédigé d'une écriture serrée, très précise. Sauf sur la dernière page. Ainsi que le mot fixé à la lampe.

Il compara les points, les traits, les boucles et ajouta :

– Pourtant, c'est bien de la même main. Mais, griffonné en vitesse, on dirait.

– Oui, ça ne lui ressemble pas. C'était un homme tellement méticuleux.

– Terriblement ordonné.

– Presque maniaque.

– Où sont les autres messages ? demanda-t-il en se levant.

Jane l'emmena dans la minuscule cuisine où résonnait le bourdonnement d'un vieux réfrigérateur dont la porte s'ornait d'une collection d'aimants accumulée au fil des ans : insectes de dessins animés, badges, drapeaux. Une liste de courses rédigée au crayon était à peine lisible. Celle des numéros de téléphone de la clinique du Bourg avait, elle aussi, terriblement pâli. Des petits blocs magnétiques, soigneusement disposés à chaque angle, maintenaient en place plusieurs photos. Seul un Post-it jaune aux coins recourbés, tirant maintenant sur le brun, était collé tout de travers.

– Qu'est-ce que votre beau-père conservait dans ce frigo ?

– Surtout des boissons fraîches. Du fromage. Des petites choses à grignoter quand il avait faim.

Enzo ouvrit la porte sur des étagères vides.

– Il ne contenait rien non plus le lendemain du meurtre. Je voulais le dégivrer, mais je ne l'ai jamais fait.

Tirant sur le volet du freezer, elle dévoila un bloc de givre compact.

– Incroyable qu'il marche encore.

– Il doit avoir plus de trente ans. À l'époque, on fabriquait des appareils conçus pour durer. Aujourd'hui, c'est différent. Comment appelle-t-on ça déjà ? L'obsolescence programmée ?

Enzo sourit.

– Oui. Pour les remplacer plus souvent. Pour que les usines tournent et que les gens aient du travail.

Quand elle referma la porte, Enzo examina les photos craquelées qui commençaient à s'écailler par endroits. Il reconnut Adam Killian dont il avait vu un portrait dans le livre de Raffin. Bronzé, souriant, en pleine forme, avec une épaisse chevelure blanche. Et Jane Killian, beaucoup plus jeune. De longs cheveux bruns jusqu'aux épaules. Un sourire timide.

– Ce jeune homme doit être Peter.

– Oui.

Peter était plus grand que son père. Mince. Le sourire franc, le regard chaleureux. Le front caché sous ses cheveux blonds. Il paraissait très jeune.

Comme si elle lisait dans ses pensées, Jane dit :

– La photo a été prise juste avant son diplôme. Son père était très fier de lui.

Enzo examina ensuite la liste de courses, et reconnut la même écriture hâtive.

– *Lessive, infusions, dissolvant, dentiste, laitue, boudin, quinquina*, lut-il à haute voix. Il se faisait la cuisine ?

– Oh non, jamais. Pendant toute sa vie, c'est sa femme qui s'en est occupée. Il a dû se sentir perdu après sa mort. Je crois qu'il ne mangeait plus que des plats cuisinés et des conserves.

Enzo passa ensuite au mot griffonné sur le Post-it. Cette fois, Jane le lut à haute voix, comme elle avait déjà dû le faire un nombre incalculable de fois. Peut-être espérait-elle qu'ainsi, une illumination inattendue lui permettrait un jour d'en saisir le sens.

– *Samson trahira le monstre.*

Dès qu'il se redressa, une contraction musculaire lui arracha une grimace. Les mains plaquées sur les reins il s'étira pour relâcher la tension. Décidément, le froid et l'humidité ne lui valaient rien.

– Est-ce qu’il y a autre chose à voir ? demanda-t-il pour ne pas se focaliser davantage sur ces détails.

Il préférait laisser son subconscient travailler tout seul pendant qu’il se concentrerait sur des sujets plus prosaïques tels que manger, boire et dormir.

– Oui, encore une, qui pourrait avoir son importance.

Il la suivit jusqu’à la table à tréteaux placée à côté du meuble de classement. Aligné contre l’un des bords, un plateau contenait des épingles entomologiques, des pinces et des scalpels. Le long de ce plateau étaient rangés quatre crayons de dureté différente, deux règles, une loupe et un microscope. Au mur, une série de cadres en bois fermés par une vitre renfermaient la collection de papillons de Killian, chaque spécimen épinglé sur son carton ; une étiquette rédigée d’une écriture très nette indiquait où et quand l’insecte avait été capturé.

– Qu’y a-t-il dans ce meuble ?

– Toutes ses archives entomologiques. Des photos dans des pochettes en plastique transparentes, rangées par date dans des classeurs, et tous ses albums reliés en cuir. Il y enregistrait chaque insecte capturé. Tous décrits et identifiés. Ou non. Apparemment, un million d’insectes ont déjà été identifiés officiellement, mais on pense qu’au moins cinq millions ne l’ont pas encore été. Perspective alléchante pour un amateur ; moi, personnellement, ça me laisse de marbre.

Enzo se mit à rire.

– Je me demande si ça vaut la peine de s’y plonger.

Jane haussa les épaules.

– Je ne sais pas. Vous seul pouvez en juger. Personne n’y a rien trouvé d’intéressant.

– Les policiers ont tout regardé, à l’époque ?

– Oui. Peut-être pas très attentivement. Je crains qu’ils n’aient pas assez pris au sérieux le coup de téléphone que j’ai reçu de Papa le soir de sa mort. Ils ont dû penser que ce meurtre m’avait rendue hystérique et que la mort de mon mari n’avait rien arrangé. Que je m’étais laissée emporter par mon imagination.

Même après toutes ces années, cela semblait l’exaspérer toujours autant.

– Ils avaient tellement hâte d’inculper Kerjean, poursuivit-elle, qu’ils ont simplement interprété cet appel comme la preuve qu’il savait que ce dernier viendrait le tuer.

– Et vous, madame Killian, qu’en pensez-vous ?

– Oh, mon Dieu, ne m’appellez pas comme ça. Vous me donnez l’impression d’être une vieille dame. Appelez-moi Jane, s’il vous plaît.

– D’accord, Jane. Croyez-vous que Kerjean l’ait tué ?

Elle secoua la tête.

– Franchement, je n’en sais rien. Sur l’île, tout le monde a l’air de le croire. J’ai assisté au procès. Jour après jour, j’ai écouté les témoignages ; je l’ai observé, assis dans son box. Je dois dire que si j’avais fait partie du jury, moi non plus je ne l’aurais pas inculpé.

Elle baissa les yeux et promena le bout de sa basket sur le plancher.

– Mais, vous savez, même si les témoignages avaient été plus convaincants, quelque chose clochait. Je ne sais pas comment vous l’expliquer. Ça ne collait pas avec le coup de téléphone de Papa.

Enzo hocha la tête d’un air songeur et, désignant la table à tréteaux, demanda :

– Qu’est-ce qu’elle a de spécial ?

– Ah oui, pardon, fit-elle en s’extrayant brusquement d’une rêverie qui venait de la projeter vingt ans en arrière. Le poème.

Du menton, elle désigna le mur, au-dessus des boîtes d’insectes.

Un poème écrit à la main avait été mis sous verre et encadré d’une fine baguette noire. Enzo pencha la tête et le regarda sans comprendre.

– Il est accroché à l’envers.

– Je l’ai trouvé dans cette position en entrant dans la pièce. Il était là depuis des années, je ne l’avais jamais regardé de très près mais je sais qu’il était à l’endroit.

– Je peux ? demanda-t-il en tendant la main vers le poème.

– Bien sûr.

Il souleva le cadre du mur et se rendit compte qu’il avait été tout simplement retourné, comme si Killian avait voulu attirer l’attention sur lui.

– C’était l’un de ses poèmes préférés. J’ignore pourquoi. Il l’avait recopié lui-même à la main.

Enzo ajusta ses lunettes de lecture et lut :

*Ce jour-là, dans sa compassion Dieu  
A placé entre mes mains  
Une chose extraordinaire ; Dieu  
Soit loué. Sur son ordre,  
Tâchant de comprendre ses desseins secrets,  
Dans les larmes et l’épuisement  
J’ai trouvé tes germes sournois,  
Ô responsable de millions de morts.  
Je sais que cette petite chose  
Sauvera d’innombrables vies.  
Ô mort, où est ta victoire ?  
Ô mort, où est ton aiguillon ?*

L’auteur en était un certain Ronald Ross.

– Vous avez une idée de quoi il parle ?

– Aucune, répondit Jane en haussant les épaules. Je sais seulement que les deux derniers vers sont tirés de la Bible.

– Oui. « Épître aux Corinthiens ». *Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton aiguillon ?*

– Je ne vous imaginai pas porté sur la religion.

– Vous avez raison. Je ne le suis pas. Mais étant le fruit d’une Italienne catholique et d’un Écossais presbytérien, j’en ai été nourri dans mon enfance, entre les patates et la viande hachée.

Elle rit et regarda sa montre :

– À propos de nourriture, mon estomac commence à crier famine.

– Ah, c’est votre estomac qui fait ce bruit ! Je croyais que c’était le mien.

– Je vous montre d’abord votre chambre ? proposa-t-elle en souriant.

Il faisait un froid glacial dans l’escalier menant à la mansarde. Là-haut, même l’ampoule qui éclairait la petite pièce dispensait une

lumière froide. De chaque côté de la chambre, le plafond s'abaissait presque jusqu'au sol. Une lucarne percée au nord donnait sur la pelouse. De l'autre côté, un Velux avait été installé pour que le soleil puisse pénétrer.

Contre le mur pignon, un lit en cuivre était flanqué de deux petites tables de nuit au plateau de marbre. Sur celle de gauche étaient posés, à côté de la lampe de chevet, un téléphone et un antique répondeur à cassettes dont le voyant vert brillait. Jane traversa la pièce.

– J'ai pensé que vous voudriez écouter la bande, dit-elle en rembobinant la cassette avant d'appuyer sur *Play*.

Enzo posa son sac, s'assit au bord du lit et saisit entre ses mains le gros bâton de marche appuyé au mur. Du répondeur s'éleva soudain la voix de Jane : *Papa ? vous êtes là, Papa ? Pour l'amour du ciel, rappelez-moi. Vous devez me dire ce qui se passe. Vous le devez absolument !*

Suivait un long silence pendant lequel on l'entendait respirer, puis : *Oh, mon Dieu Papa, je vous en supplie !*

Après un autre silence, la communication s'interrompait. Lorsque Jane se pencha pour arrêter l'appareil, Enzo remarqua sa pâleur soudaine.

– Vous ne pouvez pas imaginer l'effet que ça me fait. Je l'ai écoutée des centaines de fois. Chaque fois, j'ai l'impression d'entendre un fantôme. Pour moi, c'est arrivé dans une autre existence, quand j'avais encore un mari et toute la vie devant moi. C'était environ deux minutes après son appel. Je ne pouvais pas demeurer dans cet état d'incertitude. Le téléphone a sonné, sonné, puis le répondeur s'est déclenché. J'étais bouleversée, ça s'entend. Et pendant ce temps-là, on l'assassinait. Peut-être que le meurtrier m'a entendue et s'est demandé ce que Papa m'avait dit.

– Qu'est-ce que votre beau-père vous a dit au juste ?

– Simplement qu'il ne pouvait rien m'expliquer, mais que s'il lui arrivait quelque chose, Peter devait se rendre à Groix dès son retour d'Afrique, qu'il avait laissé un message que lui seul comprendrait. Et, aussi, qu'il serait ironique que Peter termine le travail. Puis il

m'a fait promettre que s'il arrivait trop tard, je veillerais à ce qu'on ne déplace absolument rien dans son bureau.

– Qu'avez-vous compris par « s'il lui arrivait quelque chose » ?

– Qu'il allait mourir.

– Ah oui, c'est vrai, il était très malade.

– Il avait un cancer du poumon. J'ai pensé que son état empirait.

En réalité, je me trompais complètement. Il savait qu'on allait le tuer. Ça ne peut être que ça. Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? Oh, mon Dieu, il était tellement vieux jeu ! Il ne pouvait se confier qu'à un autre homme. Pour lui, le rôle d'une femme se limitait à tenir une maison. Impensable de compter sur elle pour autre chose que de faire la liste des courses !

Elle remarqua soudain la canne dont Enzo caressait la poignée sculptée en forme de tête de hibou.

– C'était la sienne. On l'a trouvée à côté de lui.

Enzo éprouva soudain une étrange sensation de proximité avec cet homme. Comme s'il venait de le rencontrer en bas, dans son bureau. Il s'était déjà forgé une idée de ce personnage ordonné jusqu'à l'obsession. Et maintenant, le fait de tenir sa canne lui donnait l'impression d'établir un contact physique avec lui, de sauter vingt ans en arrière jusqu'à cette nuit où il avait perdu la vie, où la dernière chose qu'il avait touchée sur terre était cette tête de hibou dans sa paume.

Il la reposa délicatement sur le lit et se leva.

– Vous savez, Jane, même s'il s'était confié à vous ce soir-là, vous n'auriez rien pu faire. Vous étiez à des centaines de kilomètres de lui, dans un autre pays.

– J'aurais peut-être pu apprendre qui voulait le tuer. Cela m'aurait au moins permis de faire table rase du passé, alors qu'il ne se passe pas un seul jour sans que j'y pense. Ni une seule nuit sans que je me réveille à l'aube en suppliant Dieu de m'en libérer. C'est comme une malédiction qui pèse sur moi, une malédiction à laquelle je ne pourrai pas échapper tant que l'affaire ne sera pas élucidée et le meurtrier arrêté.

Les yeux brillants de larmes, elle ajouta :

– Je ne peux pas continuer comme ça. Je n'en peux plus.

Presque sans y penser, Enzo tendit le bras pour l'attirer contre lui. N'opposant aucune résistance, Jane enfouit son visage contre sa poitrine, et essaya de réprimer les sanglots qui montaient en elle.

– Si Peter était la seule personne à pouvoir saisir son message, dit-il, nous devons en comprendre la raison, afin de trouver le moyen d'interpréter ce qu'il nous a laissé. Il doit y avoir une clé.

Ce qu'il avait dit à Raffin avant de partir lui revint alors en mémoire : *J'ai horreur d'être considéré comme un dernier espoir.* Pourtant, c'était exactement ainsi que Jane le voyait.

## Chapitre 8

Dans la montée entre Port-Tudy et Le Bourg, l'Auberge du Pêcheur se trouvait sur le côté gauche, juste après l'écomusée. Le menu écrit à la craie sur une ardoise était appuyé contre la porte marron, sous une lanterne qui diffusait une lumière jaune. Enzo et Jane pénétrèrent dans une salle garnie d'étagères débordant d'un bric-à-brac typiquement groisillon – mouettes en céramique, pots en étain, énorme cafetière traditionnelle, la *grek* –, et aux murs décorés de tableaux représentant la mer ou des bateaux.

Lorsqu'une serveuse en jean et sweater les guida jusqu'à leur table, les regards se tournèrent vers eux avec curiosité. Tous les dîneurs présents, à l'exception peut-être d'un jeune couple de touristes en gros pull et chaussures de randonnée, connaissaient l'identité des nouveaux arrivants. Les conversations s'arrêtèrent, dans l'espoir de saisir quelques bribes de conversation, puis reprirent lorsqu'il devint évident qu'Enzo et Jane parlaient anglais entre eux.

– Les fruits de mer sont délicieux ici, dit cette dernière. Si vous aimez ça, bien entendu.

– Oh, mais oui.

La serveuse cala contre le dossier d'une chaise l'ardoise du menu, puis laissa son regard s'attarder un instant sur Enzo avant de dire à Jane, en souriant :

– Je suis contente de vous revoir, madame Killian.

Celle-ci sourit simplement, sans répondre ; la jeune femme s'éloigna.

– Les crevettes sont toujours excellentes, reprit-elle. De même que la dorade.

– Eh bien, je prendrai les crevettes en entrée, et ensuite la dorade.

– J'espère qu'elles vous plairont. Sinon, je m'en voudrai.

– Ne vous inquiétez pas, même si je ne les aime pas, je ferai semblant.

Elle rit et parut se détendre.

– Vous êtes un vrai gentleman.

– Voulez-vous que je choisisse le vin ?

– S'il vous plaît.

Enzo jeta un coup d'œil à la carte des vins et se décida pour un château Clément Termes, cuvée « Mémoire » blanc. Une fois la commande passée, il posa le menton sur ses mains croisées et contempla sa compagne.

– Comment se fait-il, Jane, qu'une femme aussi séduisante que vous ne se soit jamais remariée ?

Elle parut réfléchir assez longtemps. Peut-être se demandait-elle s'il valait mieux parler franchement, éluder la question ou se contenter d'une déclaration superficielle propre à satisfaire la curiosité de son interlocuteur. Finalement, elle répondit avec une sincérité évidente :

– On dit que pour chacun de nous existe quelque part dans le monde le partenaire idéal. On dit aussi que la plupart des gens ne le trouvent pas. Quand j'ai rencontré Peter, j'ai su que c'était lui.

– Comment vous êtes-vous rencontrés ?

– Oh, d'une façon très banale. Nous étions tous les deux étudiants à l'université d'Édimbourg Peter venait de Londres, moi de Bristol. Ni l'un ni l'autre n'avions choisi Édimbourg en premier. Mais c'est là que nous avons atterri tous les deux. Comme si le destin avait décidé pour nous.

– Vous croyez au destin ?

– Non. Mais parfois, il est agréable de croire que quelque chose d'aussi parfait était planifié. Que notre existence a un sens, en fin de compte.

La serveuse arriva avec le vin et remplit les verres.

– Peter s’est toujours intéressé aux œuvres caritatives. Il croyait beaucoup à l’impact de l’action individuelle dans le monde. Je n’ai jamais compris comment, après avoir vu et vécu autant d’horreurs, il pouvait encore y croire. Il revenait parfois de ses voyages, d’Afrique la plupart du temps, avec des histoires qui lui tiraient des larmes quand il les racontait. La faim, la maladie, la guerre. Des souffrances terribles à une échelle inimaginable. Et pourtant, jamais il ne doutait de l’efficacité de son action. Peut-être l’était-elle pour un petit nombre d’élus.

– Vous n’avez jamais été tentée de l’accompagner ?

– Je ne possédais pas sa force. Face à de telles atrocités, je crois qu’il faut savoir résolument garder une distance si l’on veut être utile à quelque chose. Je n’aurais pas été capable de refouler mes émotions. Peter, lui, pouvait les contrôler. Sur le terrain, il était totalement pragmatique. Ses larmes, il les gardait pour moi. Bizarrement, cela me conférait un statut très particulier. Moi seule étais admise à pénétrer dans son cœur. Vous comprenez donc, monsieur Macleod, pourquoi personne ne peut le remplacer.

– Enzo. Même mes étudiants ne m’appellent pas monsieur Macleod.

Il but une gorgée de vin et laissa son goût de vanille lui enrober la langue.

– Que faisiez-vous pendant ses longues absences ?

– J’avais mon métier. Dans l’édition. Très prosaïque, hélas. Je vivais par procuration à travers les auteurs que nous publions. Et à travers Peter, bien sûr. Si seulement on avait eu Internet à l’époque, nous aurions eu moins de mal à rester en contact. Et j’aurais gardé un souvenir plus durable de nos conversations. Aujourd’hui, je conserve tous les e-mails que je reçois et que j’envoie. Comme si le fait de préserver une trace de ma vie lui donnait un sens.

Elle se mit à rire, trop tard pour masquer son amertume.

Dès la première minute de leur rencontre, Enzo avait senti en Jane une charge émotionnelle prête à exploser, mais contenue sous un couvercle hermétiquement clos. Pour la première fois, il sentait

une fraction de cette charge s'échapper à travers des paroles qui trahissaient involontairement son désenchantement et un soupçon d'apitoiement sur soi.

– Vous travaillez toujours dans l'édition ?

– Oui, pour un petit éditeur de l'est de Londres. L'un des derniers qui soient encore indépendants. J'ignore combien de temps nous pourrions tenir. La plupart des petites maisons d'édition ont été avalées par les grands groupes, que seuls les ventes et les profits intéressent. Pour eux, qualité et diversité sont des gros mots à bannir.

Enzo perçut de nouveau une pointe d'amertume dans ses propos. Cette femme n'avait jamais été capable de se remettre vraiment en selle après la mort de son mari et le meurtre de son beau-père. Si le destin lui avait offert le partenaire idéal, il avait en revanche brisé sa vie. Peut-être, après tout, ne lui restait-il que le réconfort de se dire que son existence avait un sens.

Avec un petit sourire désabusé, elle ajouta :

– Mais j'essaye de ne pas trop y penser. Je n'ai pas envie de finir en vieille veuve aigrie.

Comme si elle redoutait d'en prendre le chemin.

On leur servit les crevettes qui, pendant quelques minutes, accaparèrent toute l'attention d'Enzo. Leur chair fondante assaisonnée de crème à l'ail se mariait parfaitement avec le vin blanc. Lorsqu'il releva les yeux, Jane le regardait.

– Vous avez des yeux intéressants, remarqua-t-elle. Un bleu, l'autre marron.

– Syndrome de Waardenburg. Ce qui explique aussi la mèche blanche.

Elle hocha la tête et demanda :

– Qu'est-ce qui vous a amené en France, Enzo ? Curieux prénom pour un Écossais, d'ailleurs.

– C'est le diminutif de Lorenzo. Ma mère était italienne.

– Ah oui, c'est vrai, vous me l'avez déjà dit.

– Le ferry.

– Pardon ?

– Vous m’avez demandé ce qui m’avait amené en France. Le ferry Sealink de Douvres à Calais, puis la voiture jusqu’à Cahors.

Il vit des fossettes se creuser dans ses joues quand elle fit la moue.

– Excusez-moi, Jane. Une femme bien sûr. Une Française. La partenaire idéale que le destin offre à peu d’élus et se dépêche de reprendre – juste pour qu’on ne se sente pas privilégié.

– Oh. Que lui est-il arrivé ?

– Morte en couches.

– Il y a longtemps ?

– Ma fille vient d’avoir vingt-deux ans.

– Je suis désolée.

– Moi aussi, je l’étais, dit-il en haussant les épaules. Mais de l’eau a coulé sous les ponts. Je crois toujours avoir fait table rase du passé, et pourtant, à chaque anniversaire de ma fille, je me souviens forcément que c’est aussi celui de la mort de sa mère. J’aurais aimé l’oublier, mais on ne peut pas ignorer l’anniversaire d’un enfant, n’est-ce pas ?

– Vous ne vous êtes jamais remarié ?

Enzo but une gorgée de vin et la regarda par-dessus le bord de son verre.

– Non.

La similitude de leur situation ne lui avait pas échappé.

– Pourquoi ?

– Ai-je vraiment besoin de répondre, Jane ? Vous l’avez expliqué vous-même.

Il se rendit alors compte que s’il avait perçu chez elle de l’amertume et de l’apitoiement sur soi, c’était peut-être parce qu’ils étaient latents chez lui aussi. Ils partagèrent un moment d’empathie silencieuse avant que Jane ne change brusquement de sujet :

– Pourquoi avez-vous décidé de résoudre les affaires classées du livre de Roger Raffin ?

– Parce que je suis idiot, dit-il en secouant la tête et en souriant. C’est à la suite d’un pari que je me suis attelé à la première affaire. En Écosse, j’étais expert médico-légal ; en m’installant en France, j’ai dû abandonner mon métier et devenir professeur. Mais je n’ai

jamais cessé de me tenir au courant des dernières avancées de la science médico-légale. Alors, j'ai trouvé malin de parier que les nouvelles technologies permettraient aujourd'hui de résoudre des crimes jamais élucidés.

– À ce jour, vous avez obtenu cent pour cent de réussite, m'a-t-on dit.

Il inclina la tête :

– Ce n'est pas aussi simple. Dans certains cas, la science a joué un rôle insignifiant, sinon nul.

Il hésita un instant avant d'ajouter :

– Ne placez pas vos espoirs trop haut, Jane. Je ne suis pas certain de pouvoir les satisfaire.

– Je ne m'attends à rien, vous savez. Après toutes ces années, avec tous ces gens venus enquêter et repartis bredouilles, il me semble que seul Peter pouvait deviner ce que son père voulait lui dire.

Elle se recula sur sa chaise pendant que la serveuse enlevait les assiettes, et attendit que cette dernière soit repartie pour reprendre le fil de son récit :

– Ils étaient incroyablement proches l'un de l'autre. Beaucoup plus proches que je ne l'ai jamais été de mes parents. Ils étaient pratiquement inséparables. Peter avait l'air d'un clone de son père. Ce qui explique, sans doute, mes affinités avec ce dernier. Et pourquoi sa mort m'a autant affectée. Ces deux pertes coup sur coup m'ont anéantie. La seule chose qui m'a maintenue la tête hors de l'eau durant cette période sinistre, c'est la promesse que Papa m'avait obligée à faire, par téléphone. Je n'avais pas d'autre raison de continuer à vivre.

Si la promesse faite à Killian l'avait aidée à traverser cette épreuve, pensa Enzo, la résolution du mystère risquait de créer chez elle un manque très difficile à combler. En la libérant, la disparition de ce qu'elle avait décrit comme une malédiction lui ôterait sa raison de vivre. Mais Jane était une femme intelligente, certainement consciente de cette dichotomie.

Le poisson d'Enzo arriva. Une dorade grillée à la poêle. Moelleuse, fraîche, savoureuse, cuite au beurre et à l'ail, accompagnée d'une purée de pommes de terre maison. Très concentré sur son assiette, il

détacha avec soin les filets de l'arête. Ensuite, se contentant d'échanger de temps à autre quelques sourires de satisfaction partagée, ils mangèrent en silence.

– C'était divin, déclara enfin Enzo.

Après le froid et la pluie, il se sentait presque régénéré. Mais il attendit que les cafés soient servis pour poser la question qui le taraudait depuis des jours.

– Je dois vous avouer que ce qui me trouble le plus, depuis que j'ai lu le compte rendu de cette affaire, c'est qu'un individu se donne le mal de supprimer un homme sur le point de mourir d'une maladie incurable.

Jane haussa les épaules.

– Je ne suis pas certaine que beaucoup de gens étaient au courant, en dehors de sa famille et de ses amis proches. Ce n'est pas le genre de chose qu'on crie sur les toits.

– Non, en effet, vous avez raison.

Enzo ne le savait que trop bien, lui qui avait cru être atteint d'un cancer en phase terminale<sup>1</sup>. C'était presque comme si le seul fait d'en parler équivalait à l'accepter.

– Qui était au courant, alors ?

– Je ne sais pas exactement. Son médecin, naturellement. Peter et moi. Sûrement pas Kerjean. Papa n'avait pas d'amis intimes sur l'île. Les gens le connaissaient de loin. Ils le prenaient pour un excéntrique, je crois. Mais il n'avait pas de vie sociale à proprement parler. Après le diagnostic, il n'a presque plus quitté la maison.

\*\*\*

Lorsqu'ils ressortirent de l'auberge, Enzo fut étonné de constater que la pluie qu'il s'attendait à voir tomber pendant plusieurs jours d'affilée avait cessé ; le ciel à présent complètement dégagé s'incrustait d'étoiles aussi brillantes que des cristaux de glace. Avant

---

<sup>1</sup> Voir *La Trace du sang*.

de descendre vers le port, il ajusta autour de son cou l'écharpe de Killian que Jane lui avait prêtée. Le doux contact de l'étoffe le rapprocha de nouveau de celui dont il était venu découvrir le meurtrier. Elle dégageait une vague odeur de renfermé mélangée à un parfum léger. Masculin. After-shave. Souvenir tenace d'un homme à qui on avait brutalement ôté la vie, vingt ans plus tôt. Une présence qui persistait longtemps après sa disparition. Et, d'une étrange façon, le reliait à Enzo. Comme si le vieil homme lui transmettait un message, à lui aussi.

Dès qu'ils dépassèrent l'écomusée, le port s'offrit à leur vue, baigné dans le clair de lune. Balancés par la houle, les voiliers alignés le long des quais se heurtaient les uns les autres avec des bruits sourds, et remplissaient l'air du cliquetis des drisses contre les mâts métalliques. Sur les eaux noires de la baie dansaient et se brisaient en myriades d'éclats éphémères les reflets lumineux des hôtels et des cafés.

Il ne pleuvait plus, mais il faisait toujours aussi froid. Un froid vif, mordant. Enzo sentit avec surprise le bras de Jane se glisser sous le sien et fut encore plus surpris de trouver cela naturel. Deux personnes se tenant chaud par une nuit froide, leurs vies tragiques réunies en même temps dans un même lieu par un même mystère.

Il voyait presque une marque du destin dans cette situation qu'il n'avait expérimentée dans aucune des affaires précédentes. S'il échouait, cette fois, ce serait peut-être par la volonté du destin.

– Vous deviez avoir au moins trente ans quand vous avez rencontré cette Française, dit soudain Jane.

– Oui. Tout juste trente ans. Nous nous sommes connus à Nice, pendant un congrès international de médecine légale.

– Vous étiez célibataire ?

– Non. J'étais marié quand j'ai rencontré Pascale.

– Oh. Alors, vous avez quitté votre femme pour elle.

– Oui.

Du coin de l'œil, Enzo essaya de voir si elle semblait le désapprouver. Mais ni sa voix ni l'expression de son visage ne trahissaient ce qu'elle pouvait en penser.

– Heureusement que vous n’aviez pas d’enfant.

Après une légère hésitation, Enzo avoua :

– Si. J’avais une fille de sept ans, Kirsty.

Sans même tourner la tête, il sentit qu’elle le regardait.

– Et alors ?

– Et alors, elle a passé les vingt années suivantes à me haïr.

– Ça continue ?

– Non. Nous avons réussi à renouer des liens.

Puis, changeant délibérément de sujet de conversation, il demanda :

– Et vous ? Vous avez eu des enfants avec Peter ?

– Non. Nous étions trop occupés, répondit-elle avec une pointe d’amertume. Lui, avec ses associations caritatives. Moi, avec mon métier. Mais on était jeunes encore. On avait toute la vie devant nous, après tout. Tout le temps d’avoir des enfants. C’est mon plus grand regret. J’aurais pu en avoir avec un autre homme, bien sûr. Mais je ne voulais pas. Je voulais des enfants de Peter.

Comme ils arrivaient à la voiture, elle déverrouilla les serrures en actionnant la télécommande.

– Vous avez de la chance, Enzo.

Sur ce, elle ouvrit sa portière et se glissa derrière le volant.

\*\*\*

L’annexe était encore plus froide que lorsque Jane la lui avait fait visiter en début de soirée. La lumière crue de l’ampoule donnait à l’escalier une allure sinistre, déprimante. Épuisé, il grimpa les marches d’un pas lourd. En revenant du restaurant, ils avaient encore passé une bonne heure dans le salon à boire du whisky. Finalement, sentant qu’il avait de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts, il avait souhaité une bonne nuit à son hôtesse, et retraversé la pelouse imbibée de pluie, dont la surface spongieuse s’affaissait sous son poids et lui mouillait les pieds.

Par la lucarne, un rayon de lune tombant en oblique dans la pièce dessinait un rectangle sur le sol et le lit. Sans allumer la lampe, Enzo

installa son ordinateur sur la coiffeuse et brancha la clé *USB 3G* de connexion à Internet pour relever ses e-mails. Puis il se déshabilla rapidement, pressé de se glisser sous les couvertures même s'il savait que les draps seraient gelés, sûrement humides, et que, malgré la fatigue, le sommeil tarderait à venir.

Au moment où il finissait de poser ses vêtements sur le fauteuil et se préparait au plongeon glacial, il vit une lumière s'allumer à l'étage de la maison principale. Il distingua d'abord le mur du fond d'une pièce au papier peint délavé, puis Jane, qui passait dans son champ de vision avant de disparaître. Elle réapparut bientôt, s'arrêta devant la fenêtre, ôta sa chemise, dévoilant sa peau blanche et un soutien-gorge noir. Puis, elle se pencha en avant pour enlever son jean, et se redressa ; dessous, elle portait un string noir.

Quand elle se tourna de côté, il aperçut la courbe de ses fesses et se sentit brusquement accablé par un sentiment de culpabilité à jouer ainsi les voyeurs. Il baissa les yeux, ouvrit le lit, tâcha de penser à autre chose, mais ne put résister à la tentation de jeter un dernier coup d'œil. La silhouette mince venait d'emplir le cadre de la fenêtre ; elle fermait les volets intérieurs sur la nuit. Sur Enzo. Presque comme si elle savait qu'il l'observait. Presque comme si elle l'espérait ?

## Chapitre 9

Enzo se réveilla le cœur battant, tous ses sens en alerte. Il se redressa et écouta, dans le noir, le silence de la nuit. Le rayon de lune qui baignait sa chambre lorsqu'il s'était couché avait disparu depuis longtemps. Les ténèbres semblaient profondes. Épaisses. Presque palpables. Un bruit l'avait tiré de son sommeil. Un bruit du monde réel s'était infiltré dans son rêve et avait déclenché une alarme. Il tendit l'oreille, en essayant de contrôler sa respiration hale-tante, bruyante, se glissa hors de son lit, maintenant chaud, et enfila ses pantoufles glacées avant d'attraper sa robe de chambre jetée sur le dossier du fauteuil. Un peignoir en soie noire, brodé de dragons rouge et or. Quelle idée d'avoir apporté un vêtement aussi peu adapté au climat breton de cette fin d'automne. Tout en frissonnant, il l'enfila par-dessus son caleçon et noua la ceinture.

Il saisit ensuite la lourde canne qu'il avait posée contre le mur, un peu rassuré de savoir qu'il pourrait l'utiliser comme une arme s'il devait se défendre.

Il ouvrit la porte de la chambre, scruta l'obscurité de la cage d'escalier, hésita à allumer la lumière qui le rendrait trop visible. Une main plaquée sur le mur, il descendit lentement les marches en bois, grimaçant à chaque craquement qui déchirait le silence, allongeant le pied à la recherche de la suivante, jusqu'à sentir enfin le sol de la minuscule entrée. L'oreille aux aguets. Mais n'entendant rien.

Doucement, il poussa la porte de la salle de bains, chercha à tâtons l'interrupteur.

Aveuglé par l'éclat soudain de la lampe d'une crudité impitoyable, il resta un instant immobile à cligner des yeux et écouter le bruissement de son sang à ses tympanes. La salle de bains était vide. Aucune cachette possible. Il se tourna vers le bureau. La porte légèrement entrebâillée laissait pénétrer un rayon de lumière jusqu'à la bibliothèque du fond. Prudent, il avança de deux pas, une main sur la porte, l'autre serrée autour de la canne.

Il entendit plus qu'il ne vit une forme sombre s'abattre sur lui, et laissa échapper un hurlement, à la fois de frayeur et de douleur, quand il sentit des aiguilles lui transpercer le front et le cuir chevelu tandis qu'une masse chaude et molle lui enveloppait la tête.

À son propre cri se mêla celui de l'intrus – une plainte stridente qui emplit la pièce. Enzo trébucha, se débattit, sentit la morsure des aiguilles s'atténuer et le poids s'alléger. Le souffle coupé, il se retourna, la forme sombre filait dans l'escalier.

Dès qu'il actionna l'interrupteur de l'entrée, il aperçut, en haut des marches, un chat noir qui le regardait d'un air méchant, le dos arqué, les moustaches hérissées, la queue frémissante.

– Saleté de chat ! s'écria Enzo, à la fois soulagé et agacé.

D'où diable venait-il ? Il avait dû se faufiler dans la maison lorsque Jane la lui avait fait visiter en début de soirée. Enzo agita la canne en sifflant, mais, considérant sans doute que c'était lui l'intrus, le matou ne bougea pas d'un pouce et continua à le fixer comme s'il était fou. Si Enzo avait pu se voir lui-même, échevelé, en pantoufles et en peignoir de soie noire brodé de dragons, en train d'agiter un bâton et de traiter de tous les noms un chat impassible, au beau milieu de la nuit, il aurait sans doute eu la même impression.

Le constat fugace du ridicule de la situation l'incita à changer de tactique. Il referma les portes du bureau et de la salle de bains avant d'ouvrir en grand celle de l'extérieur. Une bouffée d'air glacé envahit l'entrée. La canne brandie devant lui, il gravit alors les marches d'un pas décidé.

D'abord méfiant, puis inquiet, le chat observa son approche et attendit la dernière seconde pour faire demi-tour et filer dans la chambre. Enzo le suivit, le pourchassa tout autour de la pièce jusqu'à ce que l'animal finisse par redescendre et disparaisse dans la nuit froide.

Une fois la porte d'entrée refermée, Enzo s'y adossa le temps de reprendre son souffle, heureux que personne n'ait été témoin de cette scène. Complètement réveillé à présent, il n'avait pas envie de se recoucher. L'abus de vin et de whisky combiné à ces efforts physiques lui avait donné la migraine. Il rouvrit la porte du bureau, alluma la lumière, et fut de nouveau frappé par l'atmosphère étouffante de la pièce. Elle semblait hantée par la personnalité de l'homme qui avait vécu là. Même après toutes ces années. L'espace d'un instant, il se laissa aller à imaginer que l'esprit de Killian était revenu sous l'apparence d'un chat noir pour l'y attirer justement à cette heure matinale si propice à la réflexion. À moins que ce ne fût quelque démon envoyé dans le but de l'effrayer, un messenger de la Mort porteur d'un avertissement, héraut d'un échec inéluctable.

Il se rendit directement dans la cuisine où il remplit un verre d'eau froide qu'il but ensuite à petites gorgées tout en déambulant dans le bureau. Si l'on en croyait le livre de Raffin, il n'y avait pas eu d'effraction. L'intrus était simplement entré par la porte et avait attendu sa victime.

Ce soir-là, Killian interrompt brusquement sa conversation téléphonique avec Jane. A-t-il entendu quelque chose ? Raccroche-t-il le téléphone pour s'emparer de sa canne avant de descendre voir ce qui se passe au rez-de-chaussée ? Si tel est le cas, son agresseur n'a pas dû rester caché longtemps. Le corps de la victime a été découvert contre le mur de la fenêtre, juste à droite de la porte quand on entre dans la pièce. La position du cadavre et la trajectoire des balles suggèrent que le tueur se trouvait du côté de la cuisine lorsqu'il a tiré. Est-ce là qu'il se cachait ?

Les traces de sang sur le plancher étaient assez évocatrices pour qu'Enzo se représente le corps allongé, tordu, brisé, le sang coulant de ses blessures, drainant avec lui sa force vitale. Il regarda autour de

lui. Si l'on cherchait quelque chose dans cette pièce, que fouillerait-on ? Les tiroirs du bureau, le meuble classeur, le placard de la cuisine. On passerait à côté d'un Post-it ou d'une liste des courses sans les voir. On ne s'attarderait pas sur une note sans queue ni tête gribouillée à la hâte dans un agenda. D'ailleurs, l'assassin de Killian parlait-il anglais ?

Pour cacher quelque chose, le meilleur endroit était souvent le plus visible, Enzo le savait. En général, les gens ne voient pas ce qui leur crève les yeux.

À côté de quoi le tueur aurait-il pu encore passer ? Enzo regarda une fois de plus autour de lui. Les rangées de livres sur les étagères, la table à tréteaux, le bureau, le frigo de la cuisine. Naturellement, tout dépendait de ce qu'on cherchait. Forcément quelque chose que Killian avait dissimulé en laissant des indices qui mèneraient son fils à sa cachette.

Pour quelle raison Killian redoutait-il à ce point qu'on attente à sa vie ? Car, c'était la peur et le désespoir qui l'avaient poussé à appeler Jane. Killian sentait que quelque chose allait lui arriver, qu'un danger le menaçait. Et il craignait qu'une action dans laquelle il s'était engagé demeure inachevée. Qu'avait-il dit exactement à Jane ? *Il serait ironique que Peter termine le travail. Quel travail ?*

Mais que peut craindre un homme en train de mourir ?

Enzo retourna dans la cuisine, rinça le verre dans l'évier, examina le frigo. *Lessive, infusions, dissolvant, dentiste, laitue, bou-din, quinquina*, avait écrit Killian sur la liste de courses. Et sur le Post-it, *Samson trahira le monstre*. Un Post-it qui lui sautait aux yeux pour la simple raison que c'était le seul élément placé de travers sur la porte.

Killian savait à coup sûr que Peter comprendrait tout de suite. Un code, peut-être, inventé ou partagé pendant l'enfance de ce dernier ; un code qu'eux seuls pouvaient déchiffrer. Père et fils. Jane avait dit qu'ils étaient incroyablement proches l'un de l'autre.

Un frisson le traversa. Le froid s'infiltrait dans ses os. Il traversa la pièce, s'assit de nouveau dans le fauteuil de Killian. Ses yeux tombèrent alors sur le Post-it collé à l'abat-jour de la lampe : *P, un jour,*

*il faudra que tu fasses friser le chauffeur. N'oublie pas !* Adressé directement à son fils. Puis sur l'agenda : *P, j'espérais voir la lumière, mais je n'ai plus le temps, seuls restent les mots, les mots mentent et ne mentent pas.* Les yeux fermés, Enzo ressassa ces phrases, comme si le simple fait de les répéter dans sa tête pouvait lui apporter une révélation, ou du moins un peu plus de clarté. N'aboutissant à rien, il les rouvrit et consulta la double page de la semaine précédente. Mardi, 14 h 30, Dr S. Puis même annotation le jeudi. Il remonta encore le temps. Même rendez-vous deux fois par semaine depuis le début de l'été.

Pourquoi ne pas commencer par là ? De toute façon, il avait besoin d'un point de départ pour démarrer son enquête, et celui-là semblait aussi bon qu'un autre. Demain, il irait voir le médecin de Killian. Les morts ne parlent pas. Mais parfois, leurs médecins en savent plus qu'ils ne veulent bien le dire à leurs patients.

## Chapitre 10

Entourée de pavillons modernes et de jardins luxuriants plantés d'arbres, la maison médicale se trouvait à la sortie du Bourg, au bout d'une longue route droite. C'était un bâtiment couleur crème à toit d'ardoise, une relique de l'architecture fonctionnelle des années 1970. Enzo gara la jeep sur le parking gravillonné, où un panneau portait les noms de trois généralistes, un dentiste et deux infirmières.

En entendant la porte s'ouvrir, une réceptionniste entre deux âges leva des yeux indifférents puis, soudain, son regard s'éclaira :

– Oh ! Monsieur Macleod, n'est-ce pas ? Vous êtes malade ?

Il se demanda aussitôt si le fait d'être reconnu par tous les habitants de l'île représenterait un obstacle ou un atout.

– Non, madame, répondit-il avec un petit sourire. Je ne suis pas malade. Je voulais savoir si je pourrais prendre rendez-vous avec le médecin qui s'occupait d'Adam Killian avant sa mort.

– Bien sûr ! Inutile de vous demander pourquoi vous voulez le voir, n'est-ce pas ? Mais, voilà plusieurs années que le docteur Servat père a pris sa retraite.

– Ah, naturellement. Le docteur Servat père... Il y aurait donc un docteur Servat fils ?

– Oui. Alain Servat.

– Et il exerce ici ?

– Oui.

– Vous croyez que je pourrais lui parler ?  
– Un instant, s’il vous plaît, dit-elle, un index pointé vers le plafond.

Elle décrocha le téléphone et enfonça deux touches :

– Docteur Servat ? J’ai, à la réception, monsieur Macleod qui désire vous voir au sujet du meurtre d’Adam Killian, annonça-t-elle tout en haussant un sourcil à l’intention d’Enzo, comme pour lui demander confirmation.

Résigné, Enzo soupira et hocha la tête. Décidément, tout le monde, sur l’île, connaissait ou voulait connaître la raison de sa présence.

– Il vous recevra dès qu’il en aura terminé avec sa patiente. Asseyez-vous donc.

Enzo s’assit sur l’une des chaises en plastique alignées en rang d’oignons dans la salle d’attente.

Bien qu’il évitât de la regarder, il savait qu’elle le dévisageait et devinait son impatience.

– Votre dîner vous a plu ? demanda-t-elle soudain, incapable de se retenir plus longtemps.

Surpris, il tourna la tête.

– Mon dîner ?

– À l’Auberge du Pêcheur. J’ai entendu dire que vous aviez dîné là-bas hier soir avec madame Killian.

– Ah oui ?

– Leurs fruits de mer sont délicieux.

– C’est vrai.

– En saison, on est toujours obligé de réserver.

– Ça ne m’étonne pas.

Après quelques échanges de banalités, Enzo décida de tirer profit de cette soif de bavarder :

– Ça fait longtemps que le docteur Servat a pris sa retraite ?

– Oh, je ne sais pas exactement. Avant que j’arrive, en tout cas. Peut-être depuis dix-sept ou dix-huit ans.

– Et son fils lui a alors succédé ?

– Oh non, il était déjà installé. Un homme charmant. Je ne l’ai jamais entendu prononcer un mot plus haut que l’autre. Sa femme

était infirmière autrefois. Ils ont deux belles petites filles et un garçon, un peu plus âgé. Je ne le connais pas vraiment, lui. Il est parti à l'université. C'est l'une des familles les plus sympathiques de l'île.

Enzo commençait à regretter d'avoir entamé la conversation lorsqu'il fut sauvé par l'apparition du docteur Servat qui sortait de son cabinet, en tenant par le coude une vieille dame, en chapeau et long manteau, appuyée sur une canne.

– Merci beaucoup, docteur, dit-elle au moment de sortir.

– Ménagez-vous, madame Pouard. Évitez de monter à cheval et d'escalader des montagnes pendant quelques semaines.

La vieille dame s'esclaffa :

– Ah, si seulement...

L'homme se tourna alors vers le visiteur qui venait de se lever de sa chaise et s'avança vers lui, main tendue.

– Monsieur Macleod, entrez, je vous en prie.

Il poussa Enzo vers son cabinet :

– Prenez un siège, prenez un siège.

Enzo s'installa devant le bureau et regarda les étagères surchargées de livres de médecine. La pièce avait la forme d'un L dont la partie la plus longue contenait une table d'examen, un lavabo et une grande armoire, remplie de boîtes et de flacons, fermée par une porte vitrée. Le médecin s'assit en face d'Enzo, les mains jointes devant lui. Il observait l'Écossais avec une expression chaleureuse ; une petite lueur d'amusement éclairait ses yeux marron. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, de taille moyenne, avec une tendance à l'embonpoint et une épaisse chevelure blond cendré grisonnant légèrement sur les tempes.

– Ainsi... vous êtes ici pour découvrir qui a tué Adam Killian.

Il ne posait même pas la question.

– Je crois que si l'on faisait un sondage dans la rue, neuf personnes sur dix le sauraient.

Le médecin se mit à rire :

– Non, je crois que vous vous trompez, monsieur Macleod. Moi, je dirais plutôt dix personnes sur dix.

Ce fut au tour d'Enzo de rire :

– L'île ne semble pas le meilleur endroit pour garder un secret.

– Le pire, vous voulez dire.

– Voilà qui rend encore plus extraordinaire le fait qu'on n'ait jamais réussi à découvrir le coupable depuis tant d'années.

Le médecin prit une profonde inspiration avant de lancer :

– Si vous faisiez un deuxième sondage dans la rue, monsieur Macleod, neuf personnes sur dix vous diraient que c'est Thibaud Kerjean.

– Vous partagez cet avis ?

– Je n'ai pas d'avis. Le tribunal l'a déclaré non coupable. Qui suis-je pour contester une décision de justice ?

– Certains coupables sont relâchés faute de preuves.

– Exact.

– En Écosse, nous avons un troisième verdict. Coupable, non coupable et non prouvé.

– Ah, très intéressant, fit le docteur Servat en se calant dans son fauteuil et en hochant la tête. Telle aurait sans doute été la sentence prononcée dans ce cas par un tribunal écossais.

– Possible. Votre père était le médecin d'Adam Killian, n'est-ce pas ?

– Oui. Il a pris sa retraite peu de temps après le meurtre. C'est lui qui a fondé la maison médicale dans les années 1970 avec deux autres médecins. Avant cela, il exerçait chez lui, dans la maison où je vis maintenant avec ma famille.

– Je suppose que vous ne pouvez pas me donner de détails sur ses consultations médicales avec Killian ?

– En effet. À l'époque, je débutais juste et je n'avais aucun contact avec Killian. Seul mon père aurait pu vous en parler. Malheureusement, cela ne servirait à rien de l'interroger actuellement. Il a plus de quatre-vingt-dix ans.

– Il est toujours de ce monde ? s'étonna Enzo.

– Oh oui. Et il vit toujours avec nous.

– Pensez-vous que je pourrais quand même lui parler ?

– Si vous le souhaitez.

L'espace d'une seconde, un léger nuage de tristesse assombrit le visage du médecin, avant qu'il n'ajoute :

– Mais j'ai bien peur que cela ne vous mène à rien. Écoutez, il est presque midi, je n'ai plus de rendez-vous ce matin. Voulez-vous venir déjeuner à la maison ? J'appelle juste ma femme pour lui demander d'ajouter un couvert.

\*\*\*

Les Servat habitaient Le Bourg, dans une vieille maison biscornue située à l'angle de la place du Leurhé, en face d'un café qui louait des chambres, le Triskell. De l'autre côté de la place s'élevait la bâtisse blanche du Crédit Agricole, dotée d'une tour carrée percée, sur trois côtés, de trous gros comme des melons. Enzo pensa d'abord qu'il s'agissait d'une sorte de pigeonier, mais Alain Servat le détrompa :

– Difficile à deviner, hein ? En fait, c'est l'ancienne caserne des pompiers. On suspendait les tuyaux dans la tour après les avoir utilisés. Les trous de ventilation accéléraient le séchage.

Après avoir franchi la grille, il précéda Enzo dans une étroite allée bordée d'immenses massifs d'hortensias qui dissimulaient presque entièrement une maison jaune pâle et bleu.

La porte d'entrée ouvrait sur un long vestibule au parquet ciré, traversant toute la maison jusqu'à une porte vitrée.

– On est là, chérie ! cria le médecin, en entraînant son invité vers sa gauche, dans une vaste salle à manger carrée baignée de soleil sur laquelle donnait directement une cuisine de style campagnard.

Une très jolie femme aux longs cheveux châtains apparut sur le seuil. Elle portait un tablier marron par-dessus un jean et un chemisier blanc aux manches retroussées.

– Bonjour ! Le déjeuner est presque prêt.

– Élisabeth, je te présente Enzo Macleod. Un détective privé qui vient rouvrir l'enquête sur le meurtre de Killian.

Elle s'essuya les mains sur son tablier avant de s'avancer vers Enzo pour le saluer.

– Je suis ravie de vous rencontrer, monsieur, dit-elle en souriant. Je me suis toujours demandé s’il valait mieux résoudre cette affaire ou l’enterrer une bonne fois pour toutes. C’est un peu comme si Killian revenait nous hanter.

Enzo se rendit compte qu’elle lui tenait la main plus longtemps qu’il ne s’y serait attendu. Mais c’était fait avec un tel naturel qu’il n’en ressentit aucune gêne.

– Eh bien, j’espère ne pas réveiller trop de fantômes, madame.

Elle rit, lâcha sa main et lança, avec une lueur d’amusement dans ses yeux sombres :

– On ne sait jamais, à quelques jours d’Halloween ! Mais asseyez-vous, tous les deux. Les filles ne vont pas tarder.

La table semblait être un vieux meuble de famille, avec son plateau de bois poli, brûlé et taché au cours d’innombrables repas. Qui sait combien de générations avaient pris place autour d’elle, combien de drames et de conversations s’y étaient déroulés.

Cinq couverts avaient été dressés sur des sets, chacun accompagné d’une serviette en tissu. De la cuisine s’échappaient des odeurs alléchantes.

Les murs bleus s’ornaient de tableaux et de photos de famille. Au centre de la pièce une grosse lampe en cuivre pendait du plafond.

– Vous devez vous sentir un peu chez vous sur cette île, dit Alain Servat. Celte parmi les Celtes.

Enzo ne s’étonnait même plus qu’on ait l’air de le connaître si bien.

– En effet. Groix ressemble beaucoup aux îles de la côte occidentale de l’Écosse. C’était encore plus flagrant hier, sous la pluie.

– Ah, la fameuse pluie écossaise. Voilà pourquoi vous êtes parti vous installer dans le sud de la France ? Pour y échapper ?

– Tout juste, s’esclaffa Enzo. Au bout de toutes ces années, je commençais à rouiller. Et vous-même, docteur, vous êtes celte ?

– Presque. Ma famille est originaire de Paris, mais j’ai vu le jour et grandi sur l’île. Je ne l’ai quittée que le temps de faire

mes études de médecine, puis mon internat dans différents hôpitaux. Celle d'Élisabeth, en revanche, est implantée ici depuis le XV<sup>e</sup> siècle.

Son épouse sortit de la cuisine avec des bols de soupe au poireau fumante qu'elle posa devant les deux hommes, juste au moment où la porte s'ouvrait à toute volée sur deux adolescentes qui entrèrent en courant dans la pièce.

– Doucement, les filles ! Tenez-vous bien, nous avons un invité. Monsieur Macleod, je vous présente Seve et Oanez. Respectivement douze et quatorze ans, débordantes d'énergie, comme vous pouvez le constater.

Une énergie brusquement refrénée avec la gaucherie de l'adolescence quand, un peu gênées, elles s'avancèrent vers l'étranger pour l'embrasser sur les joues.

– Des noms bretons ? demanda-t-il.

D'un doigt sur les lèvres, Alain fit signe à ses filles de maîtriser leur envie de glousser, et répondit à Enzo :

– Oui. Nous avons voulu donner des noms traditionnels à tous nos enfants. Notre fils s'appelle Primel. Il est étudiant à la Sorbonne. En philosophie. Pas en médecine, malheureusement.

Élisabeth, qui revenait avec deux autres bols de soupe, ajouta avec une pointe de regret dans la voix :

– Il ne s'installera probablement pas ici. Aujourd'hui, les jeunes n'ont qu'une hâte, quitter l'île.

Elle retourna chercher son propre bol dans la cuisine avant de s'asseoir à table. Enzo remarqua que le couvert du docteur Servat père n'avait pas été mis. Il avait espéré que le vieil homme déjeunerait avec eux, mais il préféra ne pas en parler tout de suite.

La soupe était épaisse, délicieuse, mélangée à de gros morceaux de pomme de terre. Levant les yeux vers Élisabeth, il demanda :

– Vous-même n'avez jamais eu envie de quitter l'île ?

– Oh, si. J'ai fait mes études d'infirmière sur le continent. Et puis, finalement, quelque chose m'a fait revenir.

– Moi, gloussa le docteur Servat.

– Eh oui, toi. Sacré Alain !

Son sourire se voila quand elle ajouta :

– Et un père malheureusement souffrant.

– Mon beau-père a été l'un des derniers pêcheurs de thon. Groix a connu la célébrité avec sa flotte de thoniers, vous savez.

– Quand j'étais petite, de notre maison, on voyait les bateaux rentrer à Port-Lay. Ils étaient motorisés bien sûr. Mais jadis, ils arrivaient toutes voiles déployées. Ce devait être magnifique. J'ai des photos quelque part. Ça paraît étonnant quand on voit le port ; il a l'air tellement petit. Dans mon souvenir, pourtant, il était immense, plein de bateaux ; il résonnait des voix des pêcheurs qui débarquaient leurs prises, et des moteurs des camions qui emportaient les thons à l'usine de transformation. Tout cela a disparu aujourd'hui. Comme mon père.

Enzo tourna la tête vers Alain :

– Et le vôtre ? Il n'est pas là ? Je croyais qu'il vivait avec vous.

– C'est exact, répondit Élisabeth à la place de son mari. Mais je crains qu'Émile ne prenne plus jamais ses repas avec nous.

– Élisabeth a été merveilleuse avec lui. Sans elle, j'aurais été obligé de le placer depuis longtemps dans un établissement spécialisé. Ce n'est pas facile.

Il lança un regard d'adoration à sa femme qui répliqua en riant :

– On dirait que je suis destinée à m'occuper des personnes âgées.

– Et c'est moi le prochain sur la liste ! plaisanta Alain.

– Oh, d'ici que tu en arrives là, mon chéri, moi aussi j'aurais besoin de quelqu'un pour s'occuper de ma personne. Ce sera aux enfants de prendre la relève. N'est-ce pas, les filles ?

Gênées de se retrouver soudain le point de mire des adultes, les deux adolescentes firent la grimace.

Alain éclata de rire :

– Mon Dieu !

Puis, se tournant vers Enzo :

– Mon père est dans sa chambre, à l'arrière de la maison. Je vous y conduirai après le déjeuner.

\*\*\*

La chambre d'Émile Servat se trouvait au bout du long vestibule, sur la droite. Avant d'entrer, Alain jeta un coup d'œil à travers la porte vitrée. La pièce était claire, spacieuse, avec de hautes fenêtres donnant sur la rue qui longeait le côté de la maison. Les murs fraîchement repeints en blanc cassé contrastaient avec le parquet et les meubles en bois sombre. Des étagères croulaient sous les souvenirs – cloche de bateau en cuivre, énorme compas monté sur un socle en acajou et, un peu partout, des tableaux, des cartes marines, des maquettes de bateaux, des mappemondes.

– C'était son cabinet, dit Alain. Mon père était un fou de bateaux. Quand j'étais enfant, on naviguait presque tous les week-ends ensemble.

Enzo fut tout de suite frappé par l'odeur d'urine caractéristique des vieillards incontinents, accentuée par la chaleur étouffante qui régnait dans la chambre.

Des rires et des applaudissements jaillissaient d'un poste de télévision. Assis dans un fauteuil roulant, la tête inclinée vers l'appareil, gisait l'ombre d'un être humain. Une créature ratatinée à la peau luisante tendue sur les os, flottant dans des vêtements trop larges pour son corps amaigri. Ses yeux vides regardaient l'écran sans le voir. Sur son crâne chauve quelques rares mèches blanches se battaient en duel, et de ses lèvres violettes, humides, coulait un filet de bave.

Sortant un mouchoir de sa poche, Alain s'approcha de son père pour lui essuyer la bouche et le menton.

– Oh, papa, murmura-t-il.

Puis, se tournant vers Enzo :

– Ce n'est pas une vie. Mais on essaye de la lui rendre aussi confortable que possible. Qui sait ce qu'il ressent ou comprend. Parfois, il me regarde, mais j'ignore ce qu'il voit. Depuis trois ans, il ne parle presque plus. Vous comprenez pourquoi cela ne servirait pas à grand-chose de l'interroger au sujet de Killian.

– Je suis désolé. Je ne me doutais pas...

– Ne soyez pas désolé. Il avait plus de soixante-dix ans quand Killian a été tué. Il aurait dû arrêter de travailler, mais il a tenu à continuer le plus longtemps possible. Malheureusement, il commençait

déjà à souffrir de démence sénile. Il a fallu l'obliger à prendre sa retraite. Ce fut difficile, très pénible.

– J'imagine.

Enzo se souvenait de la déchéance de son propre père. Du long processus de perte de mémoire. De son incapacité à prononcer les mots, de sa frustration d'oublier les airs qu'il avait joués toute sa vie au piano, d'oublier ses amis, sa famille. Jusqu'au jour, gravé à jamais dans sa mémoire, où le vieil homme, qu'il avait emmené déjeuner au restaurant, lui avait soudain demandé, l'air hagard : Mais, qui êtes-vous ?

– Il semble au moins avoir trouvé une sorte de paix intérieure maintenant. Dans un coin de son esprit, coupé du monde extérieur. Nous continuerons à subvenir à ses besoins tant que son corps ne décidera pas d'abandonner la partie. Cela peut se produire dans une semaine, un mois, un an. Qui sait ?

L'air triste, Alain Servat secoua la tête.

– Quelle chose terrible de voir un homme aussi intelligent et vigoureux réduit à cet état. Encore plus terrible quand on sait que c'est ce qui nous attend. Si nous vivons assez longtemps.

Un coup frappé à la porte située à l'autre bout de la pièce interrompit ses élucubrations morbides. Entra un homme de haute taille au visage charnu creusé de rides, très expressif, surmonté d'une incroyable tignasse blanche.

– Salut, salut, dit-il en refermant derrière lui.

Appuyé sur un bâton de marche noueux, il s'avança d'un pas raide mais vigoureux. Il portait un costume sombre à la veste boutonnée sur un pull-over à motifs et une chemise sale dont le col était élimé. Enzo lui donnait dans les quatre-vingts ans. Ses yeux marron pétillaient de malice et d'humour.

– Comment va le vieux, aujourd'hui ?

Alain sourit avec patience et expliqua à Enzo :

– Jacques n'a que deux ans de moins que mon père, mais il l'a toujours appelé *le vieux*.

– J'ai quatre-vingt-quatorze ans, annonça l'autre avec un certain orgueil.

Et, tendant une main osseuse à Enzo :

– Jacques Gassman pour vous servir, monsieur.

Enzo décela dans sa voix une trace d'accent qu'il ne sut définir.

La poigne était très ferme.

– Jacques et mon père exerçaient chacun de leur côté sur l'île avant de fonder le centre médical.

– Oh, fit Enzo. Docteur Gassman, donc.

– Oui, confirma fièrement le vieil homme. Je viens rendre visite au vieux tous les deux jours, pour voir comment il se porte. Et jeter par la même occasion un coup d'œil au fiston qu'il m'avait chargé de surveiller.

– Jacques, je vous présente monsieur Macleod.

– Oui, je sais. Je lis encore les journaux, gamin. Même si ça me prend un peu plus de temps qu'avant. Alors, vous allez résoudre notre petit mystère, monsieur Macleod ?

Enzo haussa les épaules.

– Si je peux. J'espérais pouvoir interroger son médecin sur Adam Killian, mais je vois que c'est impossible.

– Vous pouvez toujours consulter son dossier médical, dit Gassman en se tournant vers Alain Servat. N'est-ce pas, Alain ? Il me semblait que tu avais rapporté ici toutes les fiches d'Émile lorsque le centre a été informatisé.

– Exact. Elles sont rangées dans des cartons, au grenier. Je n'y avais pas pensé. Celle d'Adam Killian doit s'y trouver. Vous voulez que je vérifie, monsieur Macleod ?

– Ça me rendrait bien service, merci.

\*\*\*

La poussière s'était accumulée depuis des dizaines d'années dans le vaste grenier ; les araignées avaient tissé de véritables tentures devant les lucarnes, et la lumière du jour filtrait entre les ardoises du toit. Enzo suivit Alain à pas prudents, en évitant de se cogner aux poutres, jusqu'à un endroit où étaient empilés des cartons, contre le mur pignon.

Les dossiers ayant été rangés par ordre alphabétique, les deux hommes durent déplacer tous ceux concernant les patients de A à J avant de tomber sur le bon. Le médecin décolla sans mal le ruban qui avait perdu depuis longtemps ses propriétés adhésives, souleva un nuage de poussière en ouvrant les rabats, et trouva rapidement ce qu'il cherchait :

– Le voici, dit-il en extrayant une chemise autrefois rouge.

Son contenu était assez mince. Enzo s'en étonna d'abord, puis se rappela qu'avant de prendre sa retraite, Killian ne venait sur l'île que pendant ses vacances. Il jeta un coup d'œil aux notes manuscrites au fur et à mesure qu'Alain Servat les passait en revue, essaya de les déchiffrer, mais renonça vite :

– Ah, les médecins ! À croire qu'on leur apprend exprès à se rendre illisibles.

– Mon père aurait remporté le premier prix haut la main, s'esclaffa Alain. Mais je suis habitué à son écriture.

Il feuilleta quelques fiches.

– Voilà. Oui... Killian est venu le voir en mars 1990. Il se plaignait de sueurs nocturnes, de fatigue chronique et d'une toux persistant longtemps après le rhume de printemps qui l'avait déclenchée. Papa l'a envoyé passer une radio à Lorient.

Une grande enveloppe verte était jointe au dossier. Il en sortit la radio des poumons de Killian qu'il tint devant la lumière d'une lucarne.

– Elle est datée du 15 avril 1990.

Il la rangea et lut ensuite les notes de son père :

– *Tumeur inopérable. Phase terminale. Trois à six mois, selon le radiologue.* Cinq mois après, il devait être très proche de la fin.

Perdu dans ses pensées, Enzo regardait sans le voir le dossier qu'Alain tenait entre ses mains.

– Si l'assassin avait attendu une ou deux semaines, le cancer se serait chargé du boulot à sa place.

## **DEUXIÈME PARTIE**

## Chapitre 1

Il faisait nuit lorsqu'Enzo poussa la porte du bar contigu à l'Auberge du Pêcheur, après avoir dîné d'un bol de pâtes au Thon Bleu, deux cents mètres plus haut.

Regagner sa chambre glaciale où il se retrouverait seul, hanté par Killian et le mystère de sa mort, ne lui disait rien. Avant, il avait besoin d'un remontant qui le réchauffe de l'intérieur et le console de cette journée frustrante.

Sa rencontre avec le médecin de Killian ne lui ayant apporté aucun éclaircissement sur l'affaire, il avait passé le reste de la journée à explorer l'île en voiture, histoire de se familiariser avec les lieux. D'abord au nord-ouest, vers le phare de Pen Men, où une mer hostile dévorait la côte, rongait ses roches noires, découpait des falaises à pic et des criques traîtresses contre lesquelles les vagues se brisaient en explosions d'écume blanche. Puis au sud, à la pointe des Chats, où il était resté un long moment à profiter du soleil tout en contemplant une mer beaucoup plus sereine.

Les clients du bar, une douzaine environ, tournèrent la tête ; aussitôt, le silence se fit. Un étrange silence gêné, que personne ne semblait savoir comment rompre.

Presque amusé, Enzo sourit et lança à la cantonade, tout en s'avançant vers le comptoir :

– Bonsoir !

Un murmure de *bonsoirs* lui répondit ; quelqu'un se racla bruyamment la gorge, mais aucune conversation ne reprit. Imperturbable, le barman, un homme grand et mince d'une trentaine d'années aux cheveux longs, le nez chaussé de lunettes à monture métallique, vêtu d'un jean et d'un pull à col roulé, dit comme s'il s'adressait à un habitué :

– Qu'est-ce que je vous sers ce soir, monsieur Macleod ?

Enzo leva les yeux vers les étagères remplies de bouteilles et fut étonné d'y voir une sélection impressionnante de bons whiskies écossais et irlandais.

– Je prendrai un Glenlivet.

– Dix ou quinze ans ?

– Vivons dangereusement, allons-y pour le quinze ans.

Pendant que le barman attrapait la bouteille, Enzo jeta un coup d'œil aux murs couverts de peintures représentant la mer ou des bateaux, aux poutres sombres vernies qui soutenaient le plafond en pente, aux visages toujours tournés vers lui. Puis, à la plus grande surprise des clients qui ne s'attendaient visiblement pas à ce qu'il leur adresse la parole, il demanda :

– Eh bien, puisque j'ai droit à toute votre attention, l'un d'entre vous pourrait-il me dire quelques mots sur Thibaud Kerjean ?

Silence.

Le barman posa d'un coup sec le verre de Glenlivet sur le zinc.

– Personne ne vous dira du bien de Kerjean, ici.

Enzo versa une goutte d'eau dans son whisky et leva son verre.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est un assassin et un putain d'ivrogne qui traite ses femmes comme de la merde ! gronda un gros homme attablé dans un coin avec deux amis.

– Un assassin ?

– Tout le monde sait qu'il a tué l'Anglais. On n'a pas besoin de vous pour nous le dire.

– Je me garderais bien de dire une chose pareille car j'ignore qui a tué Adam Killian.

Il but une gorgée de whisky et savoura la richesse de l'arôme qui envahissait son palais et réchauffait sa gorge, avant d'ajouter :

– Pour l’instant, du moins. Comment savez-vous qu’il traite ses femmes comme de la merde ?

Un grand maigre coiffé d’une casquette répliqua :

– Tout le monde sait qu’il bat ses femmes.

– Ah bon ? Elles vous l’ont raconté ?

– Non, mais tout le monde le sait.

– Vous avez dit *ses* femmes. Il en a plusieurs ? Bizarre, s’il les traite aussi mal.

Le barman appuya les coudes sur le bar et se pencha en avant :

– Parce qu’elles ne peuvent pas lui résister, monsieur. Dieu seul sait pourquoi, il a toujours eu une femme avec lui. Même après le meurtre. Comme si ça le rendait encore plus original. Mais c’est un type violent, ne vous y trompez pas. Féroce, je dirais. Et imprévisible dès qu’il a un verre dans le nez.

– Et pour quelle raison aurait-il tué Killian ?

Enzo connaissait déjà la réponse. Raffin avait décrit l’arrestation et le procès de Kerjean dans son livre. Il voulait cependant savoir ce que les autochtones en pensaient.

– Parce qu’il l’avait mouchardé, lança le gros homme dans le coin.

– Et à cause d’une femme, aussi, ajouta un autre. Pas étonnant. C’drôle d’olibrius a le cerveau dans les roubignolles.

Ce qui déclencha l’hilarité de toute la salle.

– Le problème, monsieur, dit le barman en se redressant et en plaquant les mains sur le bar, c’est que la plupart des gens de l’île vivent du tourisme aujourd’hui. Directement ou indirectement.

Il remonta ses lunettes sur son nez, comme pour mieux voir Enzo, avant de poursuivre :

– L’année du meurtre, la fréquentation de l’île a baissé de quinze pour cent. Les gens qui viennent ici en vacances veulent pouvoir s’allonger sur la plage ou se balader sur les sentiers sans craindre qu’un assassin en liberté rôde dans les parages. Heureusement, avec le temps, ils ont fini par oublier.

– Jusqu’à ce que ce journaliste, Raffin, publie son bouquin et que toute l’histoire ressorte dans les journaux, fulmina l’homme à la casquette, le regard mauvais.